

# Le Samedi

VOL. III.—NO. 40

MONTREAL, 12 MARS 1892

PAR ANNEE, \$2.50.  
LE NUMERO, 5 CTS.

UN ÉVÉNEMENT CONSIDÉRABLE



D'UN COMMUN ACCORD: TOUT LE PORTRAIT DU PÈRE.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,  
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et  
les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE &  
CIE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre àLA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"  
MONTREAL.

MONTREAL, 12 MARS 1892.



Rien faire et laisser rire.

Il y a loin de la soupe au lièvre!

Aie de quoi, la femme t'aimera!!

Un verre est un ami donné par la nature!

On a souvent besoin de boir' n'importe quoi.

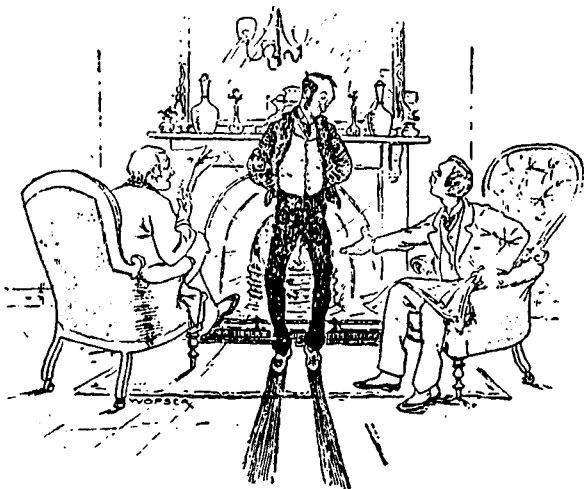
Bonne couvée vaut mieux que bouteille vidée!

La saison du raifort est toujours la meilleure.

Celui qui dans son vin ne mélange point l'eau  
Sait aussi le secret d'éloigner le tombeau.

"Ah! ma bien-aimée," disait un amoureux,  
"j'aimerais vous entendre parler toute la nuit."  
Quinze jours après son mariage, il eut l'occasion  
d'entrer à dix heures du soir. C'est alors que son  
vœu fut exaucé.

## AVERTI A TEMPS



—Aie, Latulippe, recule-toi du foyer; les jambes te voilent.

## LE SAMEDI

### PEU PROBABLE

*L'avocat.*—Comment, malheureux, je viens de  
vous sauver d'une accusation de vol, et vous vou-  
lez entrer à mon service?

*L'accusé libéré.*—C'est justement pour cela.  
Vous avez raconté tant de bonnes choses sur mon  
compte, que je croyais vous faire grand plai-  
sir en vous offrant mes services.

### UNE BONNE RAISON

*Le juge.*—Pourquoi n'avez-vous pas porté sur  
le champ au poste la bourse que vous avez trou-  
vée?

*Le prisonnier.*—Il était si tard dans la nuit!

*Le juge.*—Et le lendemain matin?

*Le prisonnier.*—Il n'y avait plus rien dedans.

### SOUHAIT MALVEILLANT

*La vieille dame au cocher.*—Vous conduisez  
très bien; je vous donne vingt sous de plus. Je  
suppose qu'il y a longtemps que vous êtes cocher?

*Le cocher.*—Pas par ici, madame; je condui-  
sais un corbillard, et ça me payait bien plus. J'y  
retourne demain. (*Regardant son pourboire.*)  
Merci beaucoup, madame; j'espère que j'aurai en-  
core le plaisir de vous conduire.

### IL Y A DE QUOI

*Sansfaçon.*—Qu'as-tu donc? Te voilà tout  
joyeux!

*Le bon.*—Il y a de quoi! Depuis un an que je  
courtise une jeune fille, elle n'a jamais voulu  
avouer qu'elle m'aimait: simplement qu'elle me  
respectait. Hier soir, elle m'a dit qu'elle ne me  
respectait pas...

*Sansfaçon.*—Fichtre! Mais alors?

*Le bon.*—...Mais qu'elle m'aimait.

### MALADIE SÉRIEUSE

*Jules.*—Nous avons été chanceux cet hiver;  
le temps a été tellement doux qu'il n'y a presque  
pas eu de maladie.

*Edouard.*—Pas de maladie! Demande donc à  
ma femme! Elle n'a eu qu'une seule fois l'occa-  
sion de mettre son nouveau pardessus en seal!

### NATURE OBLIGEANTE

Madame X... vient d'avoir une syncope; on  
a fait venir le médecin.

*La servante (larmoyante).*—Si madame était  
trop faible, je permettrais bien au médecin de  
tâter mon pouls au lieu du vôtre.

### LE SAVOIR FAIRE

*Chaland.*—Ma montre ne marche plus.

*Horloger (en l'examinant).*—Comment! Com-  
ment! Vous êtes-vous trouvé dans une col-  
lision de chemin de fer?

*Chaland (surpris).*—Mais, non.

*Horloger (gravement).*—Lorsque vous  
vous déshabillez le soir, ne jetez donc pas  
votre gilet sur le plancher, si votre montre  
est dans un des goussets.

*Chaland (réfléchissant).*—Je ne l'ai ja-  
mais fait. J'ai eu, au contraire, le plus  
grand soin de ma montre. Je ne sais ce  
qui l'a dérangée. Combien vous faut-il de  
temps pour la remettre en ordre?

*Horloger (l'examinant de nouveau).*—  
Vous feriez bien de me la laisser pendant  
une semaine au moins; mais, si vous pou-  
vez vous en passer, deux semaines feraient  
mieux l'affaire.

*Chaland.*—C'est bien. Réparez-la comme  
il faut. Bonjour, monsieur.

*Horloger (à son assistant).*—Jean,  
prends une brosse et enlève le petit grain  
de poussière sur cette roue. Tu chargeras  
\$1.50 pour la besogne.

## DANS LA CUISINE



*L'homme de police qui a pris les olives pour du raisin.*  
—D'où ça vient-il cela?

*La cuisinière.*—C'est monsieur qui a fait venir cela  
du steamer.

*L'homme de police.*—Je suis certain qu'ils ont fait le  
voyage dans l'entrepont.

### MOTS D'ENFANTS

Fernand, qui a reçu un violon, déchire les  
oreilles de tout le monde par ses sons énervants.

*Le père.*—Dis-moi donc ce que tu joues!

*Fernand.*—Je joue de la musique classique.

*Le père.*—Qu'est-ce que c'est que de la musique  
classique?

*Fernand.*—C'est de la musique qui n'a pas  
d'air du tout.

*Lili, (en se couchant).*—Papa, viens ici; j'ai  
besoin de ton avis.

*Le papa.*—Que veux-tu, ma belle?

*Lili.*—Qu'est-ce que tu penses que ça serait  
mieux que tu m'achètes pour ma fête?

### COGNAC PUR:

On sort de l'eau un individu qui a fait le plon-  
geon pour la troisième fois. Une foule immense  
l'entoure quand soudain l'un des spectateurs s'é-  
crie: "Donnez-lui un peu de cognac, ça va le ra-  
mener." Un léger soupir s'échappa du noyé:

—Roulez-moi un peu, dit-il, afin de faire sor-  
tir l'eau, ça affaiblirait trop le cognac.

### LYCEUM

Encore un succès à enre-  
gistrer. "Soap Bubble"  
est une comédie des plus  
amusantes, et la compagnie  
de variétés de "Whitaker  
& Gale" la jouent à per-  
fection.



Jas. F. McAlpin est su-  
perbe dans son rôle de po-  
licier novice; il chante  
aussi à ravir. Sa chanson  
"So was mine" est déjà  
dans toutes les bouches et

fait les délices de la galerie.

Mlle Dollie Foster a un organe des plus  
riches et danse très bien.

Mlle Flora Hadley, dans son rôle de Lala  
Dodge, a remporté un beau succès. M. George  
Gall est aussi un acteur de mérite. Sa reddition  
de la chanson "Golden Rod" lui a mérité les  
applaudissements enthousiastes de la salle.

Si vous voulez passer une soirée agréable, si  
vous voulez rire et vous amuser, allez au "Ly-  
ceum."

Les dernières représentations auront lieu sa-  
medi après-midi et le soir.

RAISON PROBABLE



Brown.—Vois donc si le pantalon de Vertugadin est difforme et poché aux genoux !  
Smith.—Pas surprenant. C'est sa femme qui le porte à la maison.

ENLEVÉ PAR UNE OURSE

Une petite fille de trois ans, dont les parents demeurent dans le nord du Michigan, disparaît une après-midi. Les parents inquiets interrogent les voisins. Enfin, on retrouve ses traces et la recherche se continue à travers champs jusqu'à l'entrée d'un bois, à une distance d'environ quarante arpents de la maison. Là, les empreintes laissées par les pieds de l'enfant disparaissent et l'on constate avec horreur celles d'un ours. Le père, au comble du désespoir, fait appel aux voisins et tous ensemble ils s'élancent sur la piste. Mais la nuit vint, et ils durent se résigner à attendre au matin, en proie aux plus horribles angoisses.

Dès les premières clartés du jour, ils reprennent la chasse avec une nouvelle ardeur. Quelques heures après, en côtoyant un marais, ils entendent des cris d'enfant, qui appelle au secours. Ils se précipitent de l'avant ; le bruit d'un corps lourd, qui tombe à l'eau, frappe leurs oreilles, mais, oh, bonheur ! ils aperçoivent l'enfant debout sur un plançon, jeté comme un pont suspendu au-dessus d'un étang.

L'enfant, ramenée sur la terre ferme, leur dit que l'ours traversait l'étang sur le plançon, en l'emportant sur son dos, mais qu'ayant entendu du bruit, il l'avait déposée sur le plançon, s'était jeté à l'eau et venait de disparaître. L'ours ne lui avait pas fait de mal ; au contraire, il lui avait prodigué mille caresses à sa façon et l'avait, le soir, couchée entre ses pattes comme pour la réchauffer et la mettre à l'abri du danger.

L'ourse, c'était une mère, paraît-il, venait de perdre son ourson et elle avait adopté la petite fille à la place.

DEUX BONS COUPS DE PLUME

Elle se trouva, naturellement froissée, de le voir passer près d'elle sans qu'il s'arrêtât pour lui adresser la moindre petite parole.

Il l'avait saluée, il avait même ôté son chapeau, mais elle se rappelait avec amertume une

époque où il aurait été heureux de l'acoster et de lui servir d'escorte des heures entières, quelque pressé qu'il fût. N'étaient-ils pas, d'ailleurs, d'anciens amoureux. Il y avait trois ans qu'ils ne s'étaient vus. Que signifiait donc cette manière d'agir, si différente des beaux jours d'autrefois ? Ne devait-il pas être heureux de la revoir et fêter son retour ?

Plus elle y songeait et plus elle était mécontente de ce manque d'égards. Elle en fut si outrée que, de retour chez elle, elle résolut de le punir de la belle façon. Elle lui écrivit donc une lettre conçue en ces termes :

Cher Monsieur,

Je crois me rappeler que, dans un moment d'égarément ou d'étourderie de jeune fille, je vous ai permis, un jour, il y a de cela bien longtemps, d'emporter un de mes portraits photographiques. J'ai bien souvent regretté cette imprudence. Je vous serais donc bien obligée si vous vouliez me le renvoyer au plus tôt.

Votre, etc.,

LAURA...

Elle se flattait que cette lettre était tournée à point et elle en attendait les meilleurs résultats, celui, entr'autres, de voir son ancien amoureux accourir tout de suite et de s'excuser à deux genoux. Elle en parla même à sa meilleure amie, mais elle se garda bien de lui souffler mot de la réponse qu'elle reçut le lendemain et que voici :

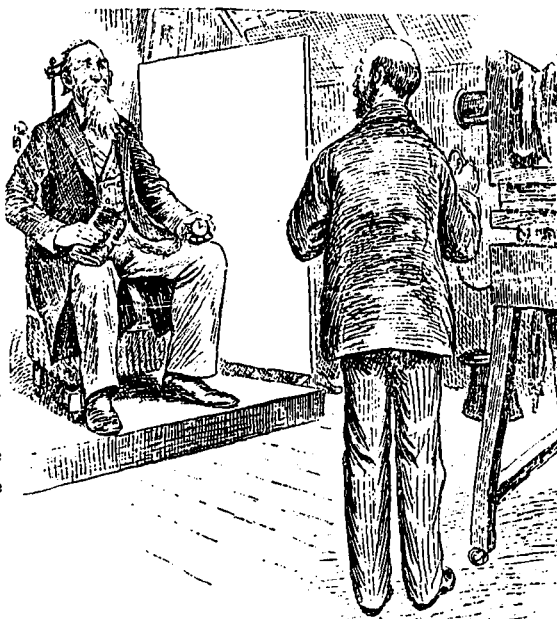
Chère Laura,

Si vous insistez, je vous rendrai certainement votre portrait ; mais un qui ne sera pas content, c'est mon pauvre petit Jules, un petit ange du bon Dieu. Ce cher enfant a une véritable passion pour les images, mais le portrait qu'il ne quitte pas, c'est assurément le vôtre, avec lequel nous lui avons permis de jouer. Ma femme vous fait dire, néanmoins, que si vous en avez réellement besoin, elle le lui ôtera pour vous être agréable.

Votre tout dévoué,

Jules...

LA PREUVE DU CONTRAIRE



Le photographe.—Pourquoi monsieur tient-il à tenir sa montre d'une main et son portefeuille de l'autre ?

Le client.—C'est que, lorsque je suis parti pour la ville hier, ma femme m'a dit que je n'y serais pas deux heures, que mon argent et ma montre me seraient volés. Je veux lui apporter une photographie pour lui prouver que ce n'est pas vrai.

LES HONNEURS DU RAPPEL



L'acteur à l'homme de peine de l'hôtel qui vient de gravir cinq escaliers avec la malle sur le dos.—Bravo ! Redescendez là pour la remonter encore une fois.

L'homme de peine Shahi.—Pourquoi cela ? Etes-vous fou ?

L'acteur.—Au contraire, c'est parce que je vous admire. Sur le théâtre, quand le public est content de moi, il me fait recommencer.

Elle ne fit pas redemander le portrait. Mais elle ne salua plus le jeune homme lorsqu'elle le rencontre dans la rue. Elle se demande, cependant, assez souvent, comment il se fait qu'elle n'eut pas appris son mariage et pourquoi elle a agi aussi à la légère.

UNE HISTOIRE PAS ASSERMENTÉE

Lorsque nos amateurs de pêche se mêlent de conter des histoires, ils en disent de bonnes. Heureusement qu'on ne les croit pas toujours. Celle que je vais conter ne se rattache pas à la pêche, et vous pouvez donc la croire en toutes lettres.

Il s'agit tout bonnement de poules.

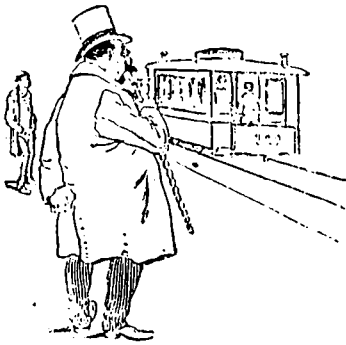
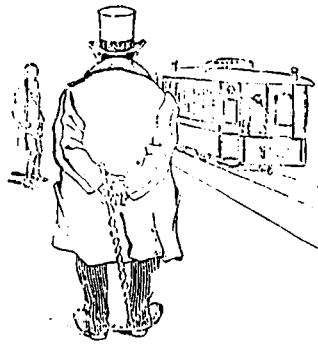
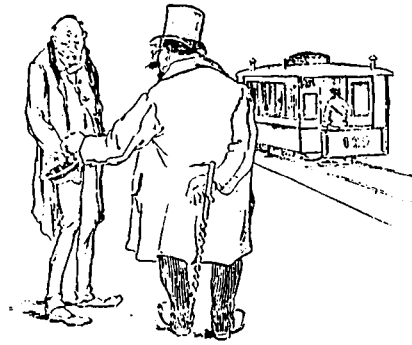
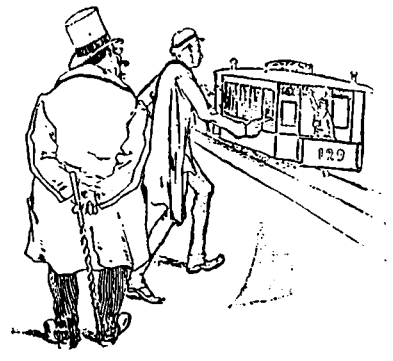
Un partisan de la basse-cour était fort perplexe ; il aimait ses poules et il aimait aussi son jardin qu'il cultivait avec grand soin ; mais les poules y faisaient des dégâts continuels. Elles avaient surtout la manie de gratter et de remuer la terre en tous sens. Après de longues études, il crut trouver le moyen de satisfaire ses goûts, tout en préservant intacts son jardin et ses poules. Il se mit aussitôt à l'œuvre et réussit à la fin à avoir des poules, dont les pattes n'étaient pas d'égales dimensions, l'une étant beaucoup plus petite que l'autre. Il était arrivé à ce résultat en croisant les races. Il avait obtenu une patte de brahmas et une patte de bantams.

De cette manière, lorsque les poules voulaient se livrer à leur divertissement favori, elles perdaient l'équilibre et tombaient par terre. Après plusieurs essais, aussi infructueux les uns que les autres, les poules se retirèrent dégoûtées et renoncèrent à la lutte.

RÉCEPTION COUTEUSE

Lorsque le premier ministre du céleste empire a lieu de se plaindre d'un des membres de la noblesse, il conseille à son royal maître d'aller lui faire une longue visite. Une pareille réception, c'est la ruine, car l'empereur voyage toujours avec un escorte de 10,000 personnes. Une promenade d'une semaine épuise tous ses fonds, et fait presque un maniaque du malheureux hôte de céans.

## CHARITÉ BIEN ORDONNÉE, ETC

I  
—Prendrai-je le tramway ?II  
—Non ! Je ménage cinq sous.III  
—Tiens, si j'en faisais la charité à ce pauvre.IV  
Le pauvre prenant sa course.—Conducteur ! Aie ! Arrêtez !

## A CORSAIRE CORSAIRE ET DEMI

—Je me souviens, racontait à son ami Florence, le célèbre prestidigitateur Hermann, de m'être assis, un soir, à une table de jeu, histoire de faire plaisir à quelques amis intimes. On jouait le poker. On nous présenta un jeune homme, au teint mat, qui avait l'air bêtement gauche et dont le visage manquait absolument d'expression. Il était habillé à la dernière mode, un vrai *dada*. C'était un vantard qui n'avait jamais encore rencontré son pareil aux cartes. Personne, à son dire, ne pouvait lui tenir tête dans une partie de *draw-poker*.

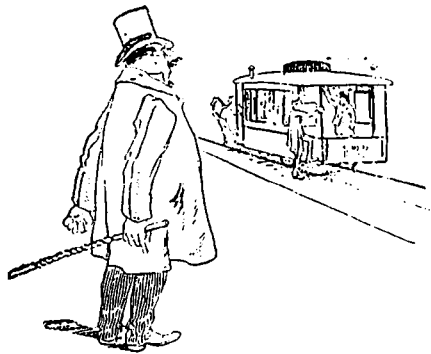
Ennuyé à la fin de tant de gasconnades, je consens, à la demande des amis, de lui donner une petite leçon à ma façon.

Nous prenons nos places. Au commencement, je permets au jeune homme de gagner à plusieurs reprises : histoire de l'amorcer. Mes amis quittent la partie les uns après les autres, pour s'amuser plus à leur aise. Ils me laissent seul aux prises avec le jeune homme au teint mat — Je dois dire ici qu'il était parfaitement entendu entre mes compagnons et moi que, la partie finie, je devais lui remettre tout mon gain. La mise était de vingt-cinq centins et la limite une piastre. Chaque fois que mon adversaire gagnait, il mettait l'argent dans sa poche et ne le sortait qu'au fur et à mesure que les besoins du moment se faisaient sentir.

Lorsqu'il eut gagné un montant assez rond, je me mis à jouer pour tout de bon, et en mêlant et donnant les cartes à ma façon, je finis par faire une brèche assez formidable dans son tas. Je le laissais gagner une partie de temps à autre et je ne saurais dire, en ce moment, ce qui m'amusa le plus, l'air gouailleur de mes amis ou l'air bête de mon vis-à-vis. Mais il faut une fin à tout. Bref, je finis par le décaver au complet. Mes amis ne purent tenir leur sérieux plus longtemps ; ils éclatèrent de rire. « Sais-tu, mon bon, » lui dit l'un d'eux, « avec qui tu viens de jouer ? »

« Oui, » répond-il de son air toujours bête et avec le plus grand flegme, « j'ai eu l'honneur de jouer avec le grand magicien Hermann, et ma foi, il est beau joueur. »

Inutile de demander qui fût surpris. Je pris, néanmoins la somme que je venais de gagner et la lui passai, mais il la refusa net, disant que j'avais gagné l'argent et qu'à ma place il l'aurait assurément empoché ; mais que, pour aucune considération, il ne consentirait à reprendre ce qu'il venait de perdre. J'eus beau lui crier que je l'avais triché, volé de la belle façon, rien n'y fit, il ne voulut pas en démordre. Il était fâché pour lui, disait-il, d'avoir eu affaire à un « grec, » mais en fin de compte il était le seul blâmable. C'était à lui de s'apercevoir qu'on le tri-

VI  
!!!!!!

chait ; il ne l'avait pas fait, tant pis pour lui s'il s'était laissé filouter, mais il n'était pas homme à aller le crier sur les toits.

Je vous avoue franchement que jamais de ma vie, je ne me sentis si humilié ; j'avais honte de moi. Les paroles de ce pauvre garçon me pesaient terriblement ; je vous assure que je n'avais plus envie de rire. Je le suppliai de nouveau de reprendre son argent. Il se leva sans mot dire, nous salua poliment et sortit.

—Le mieux que je puis faire de cet argent, dis-je à l'un de mes amis, c'est de l'envoyer porter à quelque maison de charité.

J'appelai le garçon et lui donnai un des billets que je venais de gagner, pour payer la consommation. Il revint quelques instants après, me disant que le billet était contrefait. Oui, mon très cher, ce chenapan, à l'air si bonace, si bête, avait tout bonnement emporté mon bon argent et m'avait laissé à la place plus de cent dollars en faux billets de banque, qui ne valaient pas même leur pesantur. Je sais manier les cartes comme pas un, mais en fin de compte, le poker est un jeu dangereux—oui, absolument dangereux. Les plus fins s'y brûlent les doigts.

## DE L'ARGENT MAL PLACÉ

Un avocat est retenu pour la défense d'un individu, accusé de meurtre. Il examine soigneusement le dossier et arrive forcément à la conclusion que l'affaire est loin d'être couleur de rose ; que la culpabilité du prisonnier saute aux yeux.

Le jour du procès est arrivé et le juré est assermenté. Onze Irlandais et un vieil écossais le composent.

En désespoir de cause, l'avocat, dont le client est assez riche, réussit à s'approcher de l'écossais et lui dit :

—Cinq cents piastres pour toi, si tu fais rapporter par le jury un verdict de simple homicide. Comprends-moi bien, un verdict de simple homicide.

L'écossais promet de faire de son mieux, et, en effet, le juré, après une courte absence, revient avec un verdict de : *simple homicide*.

L'avocat ne se possédait pas de joie, et lorsque le jury vint réclamer ses \$500, peu ne s'en fallut qu'il ne lui sautât au cou.

L'écossais regarde l'argent d'un air piteux, puis dit à l'avocat :

—Vous devriez m'en donner le double au moins.

—Le double ! Mais pourquoi ?

—Voyez-vous, ces imbéciles d'Irlandais avaient le diable au corps ; ils voulaient à tout prix acquitter le prisonnier et j'ai eu toutes les misères du monde à leur faire entendre raison et à leur faire rendre un verdict de simple homicide, comme vous me l'aviez demandé.

## EN PROSE ET EN POÉSIE

Le jeune homme fait tourner son chapeau entre ses doigts nerveux, puis respire longuement.

Si je vous ai bien comprise, mademoiselle, finit-il par dire, vous trouvez qu'il vaut mieux couper court dès aujourd'hui à une liaison, ébauchée sous d'aussi heureux auspices et qui me faisait présager pour l'avenir un rapprochement et une union plus étroite, et que, vouloir la prolonger plus longtemps, serait une perte de temps absolument inutile. Est-ce bien cela ce que je dois comprendre ?

—C'est cela même, Mr Jules, répondit la jeune personne.

—Si tel est, continue-t-il, votre dernier mot, en faisant aller son chapeau en sens inverse, je n'ai qu'à m'incliner devant une volonté aussi nettement exprimée. J'avais pourtant rêvé un dénouement tout autre. La raison de mon peu de succès, ce qui m'a empêché de nous mettre sur un pied plus confidentiel, c'est, je m'imagine, que je n'ai pas été assez heureux pour évoquer en vous la corde sympathique et que je n'ai pas su me mettre à l'unisson de vos idées et de vos projets. Je n'ai pas su, malheureux que je suis, me mettre en rapport, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, avec vos idées préconçues sur ce qui, selon vous, constitue la similitude des goûts, la linité, la coordination. En d'autres mots, je n'ai pas su me placer au niveau de vos sympathies, de vos aspirations, de votre vie de tous les jours ; je ne possède pas ce fluide magnétique qui établit entre deux êtres une parfaite communauté, une harmonie réciproque de vues, de préférences et d'idées. Suis-je dans le vrai, mademoiselle ?

—Oui, dit-elle, de sa voix douce et voilée, tandis que ses beaux yeux se remplissaient de larmes à la vue des souffrances du pauvre amoureux éconduit ; en d'autres termes : « Ça n'a pas mordu ; démarrez. »



UNE SCIENCE A APPROFONDIR



*Perdita.* — Papa m'a dit de choisir le mari que je désirerais.  
*Maria.* — Comment vas-tu faire ? Le magnétiser ?

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

*A travers les journaux Parisiens*

Monsieur sonne sa bonne.  
" Voyons, Françoise, regardez, vous m'avez donné deux bottines du même pied."  
La bonne sort un instant, puis rentre effarée en s'écriant :  
" Ah bien ! Monsieur, c'est drôle, l'autre paire est comme ça aussi ! "

Taupin donne un cuir à raser à un de ses amis, à l'occasion de sa fête :  
— Je vois bien le cuir, dit l'ami ; mais le rasoir ?  
— Eh bien, et ta belle-mère ?

Un grand gaillard paraît en police correctionnelle.  
Il est accusé d'avoir rossé son épouse avec récédive.  
*Le président.* — N'êtes-vous pas honteux de vous porter à de pareilles violences ?  
*Lui.* — Je vais vous dire, Monsieur... pas ma faute... Je suis jaloux parce que je l'aime trop. C'est mon cœur qui bat.

— Julie, je vous ai dit, que je voulais que personne n'entrât, dans votre cuisine, et j'y trouve un pompier...  
— Oh ! il était entré avant que Madame me fit cette recommandation.

Lu dans un journal d'annonces :  
" Rue... numéro...  
" Leçons de boxe et de savate. Salle d'escrime et tir au pistolet... pour députés."

Un fâcheux sonne chez une de ses connaissances, qui le fait introduire.  
— Est-ce que je vous dérange ?  
— Pas le moins du monde.  
— Vous allez sortir peut-être ?  
— C'était pour me faire raser.  
— Oh ! alors...  
Et il s'assied.

Choses entendues :  
— Quel est ce Monsieur ?  
— C'est X..., le fameux éleveur.  
— Qu'est-ce qu'il élève ?  
— Des bêtes.  
— Il est pourtant bien mal élevé.

Propos d'un *po-chard* :

— La nature a horreur du vide ; moi, c'est le contraire : quand je vois une bouteille, j'ai horreur du plein.

Calino apprend qu'à partir du 1er décembre il y aura des fiacres marchant au compteur et qu'on paiera 0 fr. 75 le premier kilomètre et 0 fr. 25 les suivants :

— Tiens, dit-il, quand j'aurai une course à faire, je ferai le premier kilomètre à pied et, pour les autres, je prendrai un fiacre !

Bébé parcourt le journal de papa et jette les yeux sur le compte rendu des Chambres.

Tout d'un coup :  
— Dis donc, père, on parle là-dedans de blés durs et de blés tendres ; qu'est-ce que

cela veut dire ?  
Papa, pris au dépourvu :  
— C'est bien simple : le pain frais vient du blé tendre et c'est avec le blé dur qu'on fait le pain rassis.

Un babillard, voyant que le Père Lacordaire ne répondait rien à tous ses discours :  
— Je vous incommode peut-être, lui dit-il, et vous détourne de quelques pensées sérieuses ?  
— Non, répondit le célèbre Dominicain. Continuez, je n'écoute pas.

Le jeune X... est un poseur récemment bombardé substitut. Il arrive en retard à un dîner d'apparat.  
— Excusez-moi, fait-il d'un ton suffisant, le garde des Sceaux m'a retenu.  
— Je trouve, dit le maître de la maison, qu'il vous a gardé bien longtemps.

Prudhomme fils passe un examen de chirurgie :  
— Vous avez l'humérus brisé ; on vous coupe le bras ; on fait des ligatures. Qu'arrive-t-il ensuite ?  
Prudhomme fils, avec assurance :  
— Je suis manchot !

TROP FROTTER NUIT



*Eulalie, (avec complaisance).* — Attends un instant, ma chère ; je t'enlève une saleté sur l'œil... (*Cri de désespoir.*) — Ho !!! Ton sourcil est resté dans mon mouchoir !

L'ÉPREUVE INFAILLIBLE



*Madame de Lapoutarde.* — Quel mari j'avais ! n'a pas même juré une fois, dans les cinq ans de notre mariage.  
*Madame de Labonneventure.* — Alors, ce n'est pas lui qui ajustait son col et ses manchettes !

Un locataire, qui connaît les habitudes de son concierge, sort de chez lui avec un camarade à onze heures du soir. Son absence doit durer au moins deux heures.

Aussitôt le cordon tiré, le locataire sort, referme la porte, puis sonne violemment et s'éloigne.  
— Pourquoi sonnes-tu ? demande l'ami.  
— C'est pour que le concierge ait le temps d'ouvrir d'ici à ce que je rentre.

On demandait des renseignements sur un banquier dont la vie privée n'est pas faite pour donner grande confiance :  
— Enfin, pourrait-on traiter avec lui ?... A-t-il des capitaux ?  
— Moi, en fait de capitaux, je ne lui connais que les sept péchés.

Entre peintres :  
— Ecoutez, mon cher, tout le monde dit que je suis un idiot en peintures... Je trouve vos œuvres charmantes !

Les enfants terribles :  
— Dis-moi, papa, interroge Tomy, pourquoi donc que tu es le maître et François le domestique ?

LE PLUS GRAND ORGUE DU MONDE

L'orgue le plus gros du monde est ce lui de Sydney. Sa force est telle qu'il est impossible de l'utiliser complètement de peur de faire crouler la bâtisse.

PAUVRE ALTERNATIVE

On raconte une anecdote assez curieuse sur Sir Thomas Chambers.  
Appelé à répondre à la cour du Banc de la Reine à une accusation de vol, un prisonnier, qui ne pouvait se payer le luxe d'un avocat, plaide coupable. Le président du tribunal, qui n'était autre que Sir Thomas, lui assigne un avocat d'office. Sur l'avis de ce dernier, il retire son premier plaidoyer et plaide non coupable, et pour comble de bonheur, il est acquitté. Et voici comment le savant juge prononça le jugement :  
" Prisonnier, je n'envie nullement votre sort. De votre propre aveu, vous êtes un voleur ; et messieurs les jurés viennent de déclarer que vous êtes un menteur."

## LA JEUNEUSE MISS NELSON

Une jeune Américaine, du nom de miss Alma Nelson, vient d'arriver à Paris, dans le but d'y accomplir des exploits analogues à ceux qui ont rendu célèbres Succi et Merlatti.

Cette blonde personne se propose, en effet, de demeurer trente jours et, peut-être même davantage, sans prendre d'autre aliment qu'une liqueur merveilleuse dont l'absorption dispense, paraît-il, ceux qui l'emploient, de dépenser leur argent dans les cabarets à la mode ou dans les restaurants à vingt-deux sous.

C'est dans un hôtel de la rue Saint-Lazare que miss Alma a établi son quartier général ; c'est là que nous l'avons vue hier.

La jeuneuse est une grande et robuste femme, imposante dans son peignoir bleu. Elle parle très facilement la langue française, avec un accent juste assez sensible pour donner à la prononciation une pointe d'originalité.

"Ca m'est venu de nuit, en entendant chanter le rossignol," raconte volontiers le tambourinaire de Daudet, quand on lui demande l'origine de son "tu tu pan pan." L'elixir de miss Nelson lui est venu, lui, par l'intermédiaire d'une nourrice indienne.

C'est un petit roman ; le voici en quelques mots :

Née à New-York, de parents peu fortunés, qui, d'ailleurs, la laisserent de bonne heure orpheline, la future émule de Succi fut élevée par sa nourrice, une indienne presque sauvage, qui avait appris, dans ses courses au travers des pampas, les vertus et les propriétés de certaines plantes. Un beau jour, la petite Alma tomba gravement malade ; l'indienne la soigna avec dévouement et la sauva, grâce à la liqueur fameuse dont nous parlons tout à l'heure.

Puis, plus tard, quand miss Nelson, douée d'une jolie voix, embrassa la carrière lyrique, la vieille nourrice lui confia le secret de son elixir, qui, entre autres propriétés, possédait la vertu d'apaiser la faim et de soutenir les forces, même durant un jeûne prolongé.

Un peu par amusement, et beaucoup par curiosité, mademoiselle Alma en fit assez souvent l'expérience et éprouva, sans inconvénients ni désillusion, l'efficacité du précieux breuvage.

Insensiblement, l'idée de faire connaître cette découverte utile germa et grandit dans son cerveau ; et voilà pourquoi miss Nelson s'est rendue à Paris pour y tenter une expérience publique.

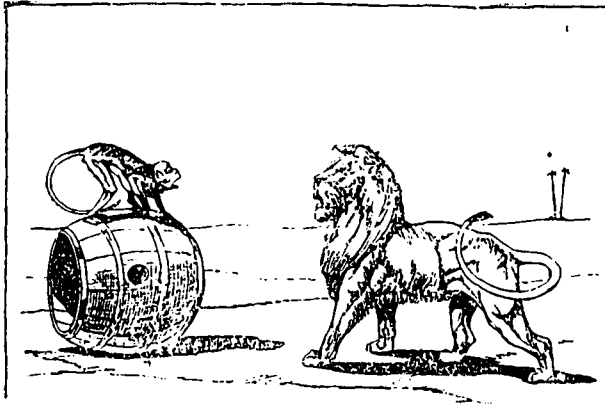
Elle est absolument certaine du succès final, car, vingt fois, en particulier, elle a mené à bien cette entreprise.

Elle en parle avec enthousiasme : — Il ne s'agit pas seulement, dit-elle, d'un tour de force stérile, comme ceux que Merlatti et Succi ont accomplis. Eux jouissent d'un tempérament spécial, grâce auquel ils affectuent des jeûnes prolongés ; mais le nombre des personnes ainsi douées est excessivement restreint. Moi, je veux, au contraire, doter la science d'un liquide merveilleux, qui est tout simplement une infusion d'herbes récoltées dans les deux Amériques et qui rendra les plus immenses services aux armées en campagne, aux navigateurs, aux voyageurs, à tous ceux enfin qu'une catastrophe soudaine peut priver d'une nourriture suffisante pendant un certain temps.

— Tenez, voici l'elixir.

## LE NOEUD DE LA SITUATION

(CONTE SANS PAROLES)



I



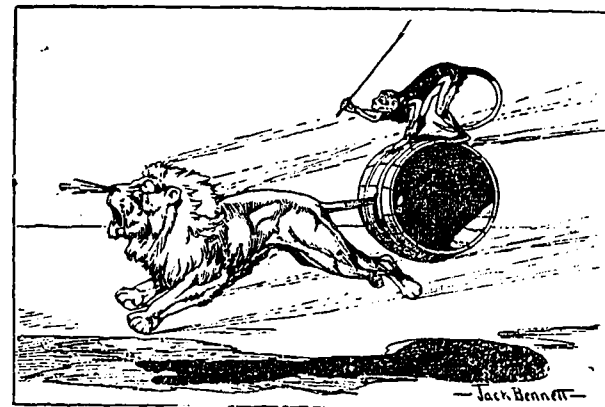
II



III



IV



V

Nous en prenons un petit verre. C'est pâteux, jaunâtre, semblable à du sirop de gomme. Mais, du reste, cela n'a rien de désagréable.

Tout le monde n'est pas capable de demeurer trente ou quarante jours sans manger, comme miss Alma, mais tout le monde peut parfaitement vaquer, pendant une semaine, ses occupations

habituelles, sans prendre d'autre aliment qu'un demi-litre quotidien de l'elixir.

La jeune Américaine, que plusieurs médecins ont visitée et que surveille constamment une garde-malade désignée par l'un d'eux, a commencé son jeûne samedi à midi.

Elle pesait alors quatre-vingt-deux kilos.

Si l'épreuve réussit, l'Académie de médecine sera saisie de l'affaire et appelée à se prononcer officiellement.

Miss Nelson se soumet à la plus rigoureuse surveillance ; elle demande que des médecins au-dessus de tout soupçon contrôlent la sincérité de son expérience.

Il y a là, en effet, un cas sérieux à observer.

L. CROTEL.

## UNE HISTOIRE DE JEU

I

On parlait de ce "grec" qui vient d'être exécuté dans un cercle de Paris, et chacun racontait une histoire : seul, notre ami, le capitaine J..., ne disait rien.

— Vous serez donc le seul à ne pas fournir votre écho ? lui demandai-je.

— Si vous y tenez...

— Parfaitement !

— Fort bien !... Cependant, je vous préviens que mon histoire, à moi, ne ressemble guère aux vôtres, et que mon voleur est fort intéressant.

— Tant mieux !... On vous écoute, mon cher !

Le capitaine alluma une cigarette et se mit debout contre la cheminée du salon. Nous nous étions rapprochés pour mieux l'entendre, avec cette avidité un peu curieuse des hommes qui ne sont, en somme, que de grands enfants. Au dehors, un gai soleil de mai luisait à travers les volets mi-clos.

II

"C'était il y a six ans, dit le capitaine. Je tenais garnison à M..., une ennuyeuse petite ville dans un ennuyeux département. Pas une distraction ; jamais de théâtre ; à peine un affreux café-concert de bas étage. Une fois ma journée de travail terminée, je ne savais que faire, et, peu à peu, j'avais pris l'habitude d'aller chaque soir au Cercle de l'Union, le seul que la ville possédât. On le nommait ainsi parce qu'on s'y disputait toujours. En général, on y jouait peu, excepté pendant les grandes foires de l'année, qui duraient chacune huit jours.

"Une après-midi d'automne, vers le commencement d'une de ces foires, j'arrivai au cercle de bonne heure.

"Il y avait beaucoup de monde que je ne connaissais pas : de riches fermiers qui venaient rarement en ville, ou des gentillâtres du pays, qui abandonnaient peu leur château.

"Une grosse partie aujourd'hui, me dit un halluciné ; ce sera curieux.

"Je me tournai vers la table de jeu et je retins un geste de surprise. Le banquier était un tout jeune homme de vingt-deux ou vingt-trois ans, que je connaissais de vue. Il m'intéressait, car son père, mort très brèvement à Magenta, lui avait laissé peu de fortune et un nom difficile à porter. Il ne venait que rarement au cercle et ne jouait pas. Je demeurais donc fort étonné de lui voir tenir une banque, et une grosse banque, car les billets et les louis s'amoncelaient devant lui.

"Combien à chaque tableau ? demanda quelqu'un.

"Oh ! dit un gros fermier en riant, M. de Mertens a la veine ; il peut tenir à banque ouverte.

"Le jeune homme était fort pâle : il y avait une sorte d'égaré dans ses yeux.

"Banque ouverte ! balbutia-t-il.

"Ce fut comme un signal pour la malchance. Dix fois de suite, le malheureux Mertens perdit. En un quart d'heure la banque avait sauté.

"Un autre joueur prit sa place, et la partie continua, si animée, si passionnante, que je me laissai griser moi-même et me mis à jouer comme tout le monde.

“ Il n’y avait plus de place autour de la table et je jouais debout, tenant à la main mon chapeau, où je jetais nerveusement mon gain, qui grossissait de minute en minute.

“ La partie était plus passionnée que jamais, quand quelqu’un me cria :

“—On vous vole, capitaine !

“ Je fis un geste brusque, et d’instinct je saisis une main, la main de M. de Mertens, où se froissait le billet de mille francs qu’il venait de me prendre.

“ Le visage du malheureux était convulsé.

“ J’échangeai un regard avec lui, un seul, et je vis remuer quelque chose dans ses yeux agrandis par l’épouvante.

“—M. de Mertens est dans son droit, dis-je tranquillement, et je m’étonne qu’on ait osé porter une pareille accusation contre un homme tel que lui ; nous sommes associés ! il a pris l’argent dont il avait besoin ; voilà tout.

“ Les explications furent brèves. L’individu, qui avait crié, venait pour la première fois au cercle et ne connaissait pas M. de Mertens ; les joueurs, qui se tenaient debout, étaient pressés les uns contre les autres ; le nouveau venu avait vu une main se glisser dans le chapeau, et, croyant qu’on me volait, il avait crié. Il fit d’humbles excuses à M. de Mertens, que tout le monde entourait, en se lamentant sur le déplorable incident soulevé par la sottise d’un maladroit.

“ Puis on se remit à jouer, et M. de Mertens sortit.

“ Trois jours se passèrent sans que j’eusse des nouvelles du jeune homme. Qu’il ne fût pas très friand de me revoir, rien de plus naturel. En le sauvant, j’avais sauvé l’honneur posthume d’un brave soldat : mais, enfin, je trouvais étrange qu’il n’eût pas cherché d’une manière indirecte à me témoigner sa reconnaissance.

“ Un soir, je sortais de chez moi pour aller rendre quelques visites, lorsque mon ordonnance me dit qu’une dame m’attendait au salon.

“ C’était une femme de quarante cinq ans, au visage calme et fier, au regard loyal.

“—Je suis madame de Mertens, me dit-elle, mon fils m’a tout raconté, et je viens vous remercier de nous avoir gardé intact l’honneur de notre nom.

“—Madame...

“—Mon fils était follement amoureux de son épouse qui, toujours et toujours, lui demandait de l’argent ; il s’est ruiné pour elle, il a joué, il a perdu... Vous savez le reste.

“ J’étais fort mal à l’aise, car la douleur de cette noble femme me remuait profondément : elle était debout devant moi, et des larmes brillaient dans ses yeux noirs.

“—Une folie... madame, balbutiai-je... je verrai votre fils, je le gronderai.

“ Elle hocha gravement la tête :

“—Vous ne le verrez pas, capitaine : il s’est engagé dans l’infanterie de marine, est je ne suis venue que lorsqu’il a été parti...”

III

Nous avions écouté le capitaine J... sans l’interrompre ; lorsqu’il se tut, il y eut un court silence.

—Et le dénouement, capitaine ? Qu’est devenu M. de Merten ?

—Il est mort, messieurs. Il y a quelques années, j’ai reçu une lettre qui venait de Kélung : une pauvre petite lettre, écrite d’une encre pâle sur du papier jauni déjà. Elle contenait ces quelques lignes :

“ Je suis grièvement blessé... L’amiral Courbet vient de m’apporter la croix... mais je vais mourir... Je vous l’envoie, ma pauvre croix, à vous qui m’avez sauvé, et je serai heureux si vous la portez...”

—Voilà pour moi, messieurs, au lieu d’accrocher à mon uniforme la décoration que la Chancellerie de la Légion d’Honneur m’a donnée, je porte la croix du sergent d’infanterie de marine Mertens, qui, après s’être conduit comme un voleur, est mort, à Kélung, comme un héros.

ALBERT DELPIT.

LES RAFFINEMENTS DE L'AMOUR PROPRE

*Le juge.*—Pour le coup de poing, appliqué par vous sur l’oreille droite de monsieur, je vous condamne à une amende de cinq piastres.

*Le condamné.*—Bétasse de juge ! Mon coup de poing, un chef-d’œuvre de la science, valait au moins vingt piastres ! L’oreille lui a tombé.

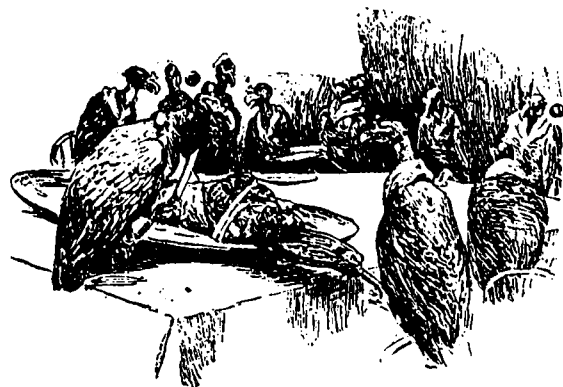
UN TRAIN PRINCIER

Les wagons que l’on a construits pour composer le train de l’Empereur d’Allemagne, et qui viennent d’être expédiés à Potsdam, pour y être soumis à l’inspection, coûtent, en chiffres ronds, un million de piastres. On a mis trois ans à les construire.

Le train de service se compose de onze voitures, qui communiquent par des corridors. On y trouve une salle d’étude, tout tendue de vrais *Gobelins* de Charlottenberg ; un salon avec mobilier recouvert en satin blanc, une chambre pour les enfants et la nourrice, une salle de réception ornée de bustes en marbre, une salle à dîner en chêne poli, une cuisine, et des lits pour plusieurs personnes.

Il n’y a rien de si beau dans le monde, et c’est l’empereur lui-même, qui a suggéré la plupart des détails.

Société protectrice des voyageurs et des pensionnaires.



Bureau de direction des dindons étudiant la manière d'arriver moins crâcra sur les tables d'hôte.

RIEN QU'UN PEU PLUS DE TOUT

Un chasseur, éreinté et bredouille, fait enfin la rencontre d’un paysan, auquel il demande s’il y a beaucoup de gibier dans ces parages.

—Du gibier ! Je vous crois, répond le paysan. Bon cher monsieur, du gibier ? mais il en fourmille ! Tenez, vrai de vrai, pas plus tard qu’hier au matin en sortant de la porte de chez nous, une lièvre, oh ! la belle pièce, mon bon monsieur, est passée si près de moi que si j’avais eu le pied un tantinet moins court, la jambe un peu plus longue, et si j’en avais été un peu plus proche, je crois que j’aurais pu essayer d’assommer la bête d’un coup de botte.

LA PRÉVOYANCE

—Bon ! je vous y prends. Vous venez de me demander dix centins pour vous acheter un petit pain et voilà que vous vous en servez pour vous empoisonner avec un verre d’alcool ! s’écrie un philanthrope, encore novice dans le métier, en s’adressant à un tramp.

—Et quand cela serait, dit l’autre, en jetant en même temps une pièce de cent sous sur le comptoir pour payer la consommation ! Aie pas peur, mon bon, vos dix centins sont en sûreté pour un bon bout de temps. Les voilà. Je ne suis pas de ceux qui dépendent leur argent à mesure qu’il le ramassent.

UN MIRACLE D'OPTIQUE



Ernest.—Il n’y a rien de paradoxal comme les femmes.

Eugénie.—Allons donc ! En quoi ?

Ernest.—Prenez leur manière de se montrer, par exemple. Plus une femme a les pieds grands, moins ils paraissent.

THEATRE - ROYAL

“ Master and Man,” mélodrame des plus accentués, se joue cette semaine à ce théâtre.

M. Dominick Murray, que les habitués revoient toujours avec plaisir, joue le rôle principal, celui de Humpty Logan.

L’éloge de M. Murray n’est pas à faire. Il est acteur de première force, et plus d’une fois il a été applaudi à outrance.

M. A. Kearney, dans le rôle de Jack Walton, et M. E. H. Mack, dans celui de Jim Burleigh, ont remporté un succès des plus brillants.

Mlles Fealy, Hollywood, Fisk et Willard sont d’excellentes actrices, et le reste de la troupe est à la hauteur de leurs rôles et seconde très bien les principaux acteurs.

Le chœur des Forgerons mérite surtout d’être entendu. La mise en scène est superbe et le coup d’œil magnifique.

“ Master and Man ” est une des meilleures pièces, sinon la meilleure, qui ait été encore jouée à ce théâtre. Les dernières représentations auront lieu samedi après-midi et le soir.

La semaine prochaine, la célèbre compagnie de variétés de “ Sam Devere ” fera ses débuts au Royal.





LE SAMEDI  
L'ŒUVRE DE L'ALCOOL



DANS LE DÉLIRE.



UN APPÉTIT GATÉ



(Excursion à la campagne.)

Le premier chasseur. — Tu as eu tort de ne pas goûter au pudding. Délicieux !

Le second chasseur. — Je ne pouvais pas. La servante n'avait confié le secret qu'ayant brisé la casserole, elle s'était servie du crachoir pour le faire cuire, ton fameux pudding.

UNE HISTOIRE DE PION

Je voudrais, mes amis, vous conter une histoire, Mais une histoire vraie, authentique, notoire. Or, cela se passait au temps, déjà lointain, Où j'étais au collège, élève de latin. Etudiant aussi le grec et d'autres choses, Et voyant l'avenir sous des couleurs bien roses, D'un naturel léger, inconséquent, sachant Qu'on doit faire le bien, parfois j'étais méchant, Et je faisais le mal ; puis j'avais peine extrême... Les professeurs n'aimaient ; j'étais un fort en thème : Les pions me détestaient, car j'étais un farceur, Et, dame, ces messieurs des farces ont horreur. Un pion de ce temps-là (je vois encore sa tête), Aux vêtements crasseux, à la figure bête, C'était monsieur Chaudvin (oui, Chaudvin, son vrai nom, Qui nous arriva comme un boulet de canon. Venait-il de Paris, de Quimper ou de Rome ? On ne l'a jamais su. Mais il n'importe. En somme, Il venait remplacer un pion prédécesseur. Chaudvin ! comme ce nom eut vite fait fureur ! Ce fut un vaste rire, une folle espérance De futurs quolibets, Chaudvin, pour sa souffrance. Du jour de son entrée, il ne fut plus Chaudvin, Il fut monsieur Vinchaud. Le pauvre diable en vain Fut indulgent et sourd, de donner sans pareille : Cent fois le nom Vinchaud parvint à son oreille. Et, sur ces cents Vinchaud, j'en lançai la moitié. O les collégiens ! Cet âge est sans pitié ! Cela dura huit jours, quinze jours, plus peut-être : Il devint le martyr, faute d'être le maître Et d'oser nous punir... Nous, ayant réussi, Aiguillâmes la scie, et toujours sans merci. Or, notre principal, qui surprit sur la mine De beaucoup d'entre nous des airs d'indiscipline, Qui dans l'étude entra comme une bombe, quand Partait un mauvais rire, ou grondait un boucan, Se fâcha tout de bon, menaça de sévir. Et dit au pion : "Monsieur, n'ayez peur de punir, "Étouffez-moi ces bruits qui, dans la grande étude, "Menacent le bon ordre et votre quiétude. "Contre tous les mutins soyez ferme et vaillant : "Surveillez-moi Leblond, Genouville, Vaillant, "Dangereux tapageurs toujours prêts au désordre. "Surveillez, sévissez. Je vous en donne l'ordre." — "Pour m'y prendre, pensais-je, il faut être malin... "Et s'il me plaît à moi de taquiner Chaudvin... "Je sais bien que c'est mal, mais j'ai mon caractère..." Ces persécutions contre le pauvre hère Continuèrent donc jusqu'un jour, ô revers ! Où j'entendis Chaudvin m'infliger mille vers. "Je ne les ferai pas, répliquai-je. Injustice !" — "Vous en ferez deux mille : il faut que je punisse "A la fin, cria-t-il, car je me sens à bout !" — "Vinchaud est surchauffé," lui ricanaï-je au bout De l'étude. "Il bout, bout !" Lors, ce fut un fou rire Qui devint général, puis tapage, délire... Le pion s'était levé, ses gros yeux irrités, Il s'élança vers moi, disant : "Monsieur, sortez." — "Moi, sortir ! Et pourquoi ? Je suis bien à ma place." Le bruit continuait. Dans un accès d'audace, Il saisit mon pupitre et le lança dehors. Eus-je un moment de crainte, un instant de remords Je sortis. Le quartier rentra dans le silence : L'aquilon apaisé, le calme recommence...

Me voici donc dehors, rassemblant mes esprits, Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris, Et tremblant tout à tour de crainte et de colère. Soudain, du principal j'entends la voix austère : "Que faites-vous ici, votre pupitre et vous, "Sur le seuil de l'étude ? Allez, expliquez-vous..." Mais je restais muet, ne sachant que répondre, Et sentant que sur moi la tempête allait fondre. La tempête fondit ici, pour mon châtiment, Je me vis pour huit jours exclu honteusement. Du quartier, mis à part comme un chien à la chaîne. Je sentais bien mes torts, pourlant ma haine obscène Grandit encore, j'en vins à forger des complots

A VAILLANT.

UN MYSTÈRE

Elle. — Dis-moi comment il se fait que notre cave soit remplie de bouteilles vides ?  
Lui. — C'est une chose que je ne comprends pas ; je n'ai jamais acheté une bouteille vide de ma vie !

REFUS POLI



Le ricard beau. — Me permettez-vous de vous accompagner chez vous, mademoiselle ?  
Mademoiselle Fin mouche. — Certainement, si papa y consent.  
Le ricard beau. — Je cours tout de suite à lui. Où est-il ?  
Mademoiselle Fin mouche. — Il est parti hier soir pour New-York.

Contre le pion à qui j'attribuais mes maux. Mon châtiment subi, je reviens, je confère Avec les garnements. On décide la guerre, Guerre sourde, hypocrite. Oh ! non, Catilina Jamais avec tant d'art dans Rome ne mena Sa conspiration. Tantôt une boulette Lancée, on ne sait d'où, s'aplatit, l'indiscrète, Sur le nez de Chaudvin : un rire étouffé suit ; Puis c'est un autre rire, ensuite vient le bruit. Tantôt, dans notre étude, un grelot roule et sonne, Une aigre lime grince, un taon vole et bourdonne. Tous les nez sont en l'air, et Chaudvin impassible Cherche en vain le coupable et punit l'innocent. D'où, rumeur. Ah ! Chaudvin, le métier n'est pas rose ! Personne mieux que toi n'en a su quelque chose... Dans les cours on criait : "Vinchaud, chaud, servez le chaud !"

Aux champs de promenade, on chantait : " Quel nigaud, Le pion de Meaux ! " ... Dortoir, trois fois un coup qui Excilla mons Vinchaud en ébranlant sa porte ; [porte Puis silence, tout coi. Chaudvin fit vainement Le guet, il ne saisit que la plainte du vent. Mais j'abrège. A quoi bon détailler ce martyre ? Ce résigné laissant les farces se produire, Ce fut de mal en pis, et la contagion Gagna jusqu'aux meilleurs. D'où, l'insurrection. Tout ne se passa pas sans quelques anicroches Pour moi : pensums, pain sec, même plusieurs taloches. Enfin, le pauvre pion, débordé, dévoyé, Un soir ne parut pas : il était renvoyé. Dès le matin, on vit le principal paraître Grave, plus solennel qu'il n'eût voulu peut-être : "Monsieur Vaillant, venez. J'aurais à vous parler," Dit-il. J'étais coupable et me sentis trembler. Puis, dans son cabinet : "Monsieur, l'heure est venue "D'être franc avec moi. Hier soir dans la rue "J'ai dû mettre un pauvre homme, et peut-être demain "Ce malheureux sera sans asile et sans pain ! "Il était, je le sais, au-dessous de sa tâche ; "Vous l'avez faite encore plus rude. Ah ! que c'est lâche ! "Conspirer sourdement vingt contre un... Et les coups "Ont bien porté... Monsieur, le coupable, est-ce vous ? "Avez-vous conspiré pour chasser un pauvre homme ? "Répondez..." Les remords m'étouffaient. Alors, comme Je ne pouvais parler, j'éclatai de sanglots... La nuit, mes pleurs coulaient : je n'eus pas de repos... Pauvre Chaudvin ! Dès lors, changea mon attitude : Je devins un agneau pour les maîtres d'étude.

## UN VERRE DE TROP

HISTOIRE DE TOUS LES JOURS



I

— Bonjour, mademoiselle Julie.



II

— Rien que pour vous saluer, vous savez : car je ne prends jamais rien à jeun.



III

— Excepté, cependant, quand je vous vois, car vous m'enflammez et le feu, ça assèche si vite !



IV

— Encore à la vôtre, s'il vous plaît, ma beauté rare.



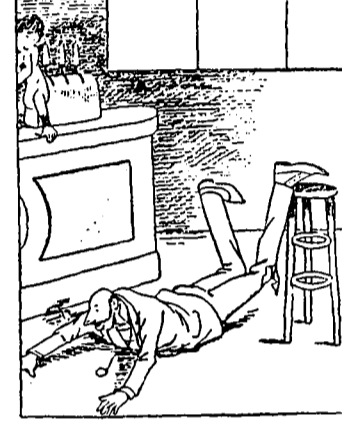
V

— Le fait est, parole, que je perds la tête quand je vous vois.



VI

— Mhoi ! L'amour cha m'ennuie.



VII

— Ohes phalpitathions de cœur.



VIII

!!

## POISONS ET CONTRE-POISONS

Les cas d'empoisonnements sont assez fréquents pour qu'il soit nécessaire qu'on s'en préoccupe. Ces empoisonnements, pour la plupart, sont dus à une négligence impardonnable, et l'ignorance de ce qu'il faut faire en pareil cas, n'est pas excusable. Il est donc bon que le public sache reconnaître, au premier abord, les symptômes de ces dangereuses maladies et les remèdes immédiats qu'il faut donner pour en combattre les effets, en attendant l'arrivée du médecin. Nous ne nous occuperons aujourd'hui que des cas qui arrivent le plus fréquemment.

Les poisons sont des substances, dont l'introduction dans le système ou l'application à l'extérieur, produisent un dérangement des fonctions vitales.

Les poisons sont de trois sortes : les irritants, les corrosifs et les narcotiques.

L'arsenic est le plus violent des irritants et est, en même temps, un agent destructeur assez commun. C'est une poudre blanche, que l'on noircit parfois avec du suif, comme vermifuge, etc., et qu'il est facile d'avaler accidentellement, parce qu'on le laisse traîner partout et que souvent il finit par se mélanger avec les aliments dont on se sert journellement.

Un cas arrivé dernièrement a eu les plus fâcheux résultats. Il a été démontré qu'on avait placé une certaine quantité d'arsenic dans un morceau de papier blanc, que l'on avait ensuite roulé et serré dans un coin du buffet sans y mettre d'étiquette.

Il y avait déjà dans le buffet du carbonate de soude, du sel, et autres articles analogues dont on se sert généralement pour la cuisine.



VIII

!!!

La servante, pensant que c'était du carbonate de soude, en prit une pincée qu'elle mit dans le plat du jour avec le résultat que, deux heures après le repas, deux membres de la famille mouraient, et tous les autres étaient dangereusement malades.

Les symptômes de l'empoisonnement par l'arsenic sont des maux, accompagnés de syncopes et de douleurs brûlantes d'estomac, suivies de vomissements. Les mains deviennent froides et moites, le pouls faible et irrégulier, avec crampes aiguës dans les jambes.

Pour combattre les effets de ce poison, un émétique (vomitif) doit être immédiatement administré ; on pourra ensuite donner des calmants. De fortes doses de magnésie sont aussi excellentes, lorsque le poison a été pris dans sa forme liquide.

Parmi les poisons corrosifs, ceux que l'on rencontre le plus souvent, sont les acides minéraux (acide sulfurique, acide chlorhydrique), les acides oxaliques, et le plus à craindre de tous le "sublimé

corrosif" ou la perchlorure de mercure. Cette drogue fait éprouver des douleurs atroces d'estomac, et une sensation brûlante dans la gorge et la bouche, occasionne des vomissements et fait enfler le bas du ventre. Le gosier et la langue deviennent tout blancs. Il faut faire avaler au malade, sans perdre une minute, des œufs crus, battus dans de l'eau ; le blanc d'œuf forme avec le poison un composé insoluble, ce qui rend le poison inoffensif. Il est bon de donner, pendant qu'on prépare ce remède, de la farine délayée dans de l'eau ou du lait.

Dans les cas d'empoisonnements par les acides minéraux, on peut donner au malade de la craie, du carbonate de soude ou du blanc d'Espagne ordinaire, délayé dans le lait.

Relativement à ces sortes d'empoisonnements, un médecin raconte un fait des plus intéressants. Appelé un soir pour un cas pressé à quelque distance de la ville, il s'aperçut, en arrivant, qu'il avait affaire à un cas grave d'empoisonnement par l'acide oxalique. Le malade souffrait des douleurs atroces. Chaque instant était précieux, car la perte de quelques minutes entraînait une perte de vie. Il n'avait pas sous la main les remèdes nécessaires et le pharmacien le plus proche était encore à une assez grande distance. Envoyer chez lui chercher ce dont il avait besoin, il ne fallait pas y songer ; le malade serait mort à la peine. Fort perplexé, le médecin ne savait plus quel parti prendre. Tout à coup, ses yeux s'attachent au plafond, qui venait d'être blanchi à neuf. D'un bond, il est sur une chaise qu'il vient de placer sur une table et avec le bout de sa canne, il fait tomber un morceau du plafond. S'emparant aussitôt d'un couteau, il se met à gratter les débris et il réussit à enlever un peu de blanc d'Espagne,

qu'il se dépêche de faire prendre au moribond, auquel il sauva ainsi la vie.

On fait un assez grand usage d'acide oxalique pour nettoyer les chapeaux de paille et comme il est assez facile de s'en procurer, les suicidés s'en servent fréquemment pour mettre fin à leurs jours.

Ce poison est très violent et donne la mort au bout de dix ou trente minutes, d'où il résulte que les contre-poisons, pour être efficaces, doivent être promptement administrés.

Les symptômes sont : un goût acide, qui brûle la bouche, des brûlures d'estomac, des vomissements de sang, un pouls presque éteint et une débilité générale. Les remèdes à employer sont de fortes doses de magnésie et de craie dans de l'eau. Il ne faut, sous aucun prétexte, faire boire rien de chaud, car ça serait hâter la marche du poison.

Quelquefois on peut prendre par méprise de l'acide carbolique, à cause de la mauvaise habitude de le mettre dans des bouteilles de vin ou autres liqueurs, qui ont déjà servi. Dans ce cas, on éprouve des brûlures intenses dans le gosier et la bouche, la membrane muqueuse devient blanche et dure et l'odeur seule dénote la cause de la maladie. Il faut, en ce cas, administrer de l'huile d'olive ou de ricin et gargariser souvent la bouche avec de l'huile, en en laissant tomber de temps à autre quelques gouttes dans le gosier.

Il ne faut pas laisser boire d'eau au malade ;

si vous n'aviez pas d'huile sous la main, faites boire du lait à profusion.

Dans la nomenclature des narcotiques, vient en premier lieu l'opium et ses dérivés, la strychnine, l'acide cyanhydrique et le chloral hydraté.

Les symptômes d'empoisonnement par l'opium varient un peu ; mais les signes les plus caractéristiques sont le vertige, l'assoupissement, la contraction de la pupille, l'engourdissement de tous les membres, suivi d'une insensibilité complète.

La première chose à faire, c'est de faire prendre un émétique (tout en chatouillant la luette avec une plume) ; de l'eau chaude, ou une cuillerée de moutarde dans de l'eau chaude peuvent servir d'émétique.

Il faut avant tout empêcher le malade de dormir. Bassiner la tête et le visage d'une manière continue avec un linge mouillé. Des douches d'eau froide servent à dissiper l'engourdissement et lorsque la chose est faisable, il est bon de tenir le malade constamment en mouvement.

Du café bien fort sert aussi à enrayer les effets de ce poison.

Les symptômes et le traitement à suivre pour les cas d'empoisonnement par le chloral hydraté sont les mêmes que pour l'opium.

La strychnine cause des convulsions. Le corps s'allonge et se roidit, les jambes pendent en s'écartant. Lorsque le paroxysme est arrivé, le corps prend une position arquée et porte seulement sur les talons et sur la tête. L'intelligence reste

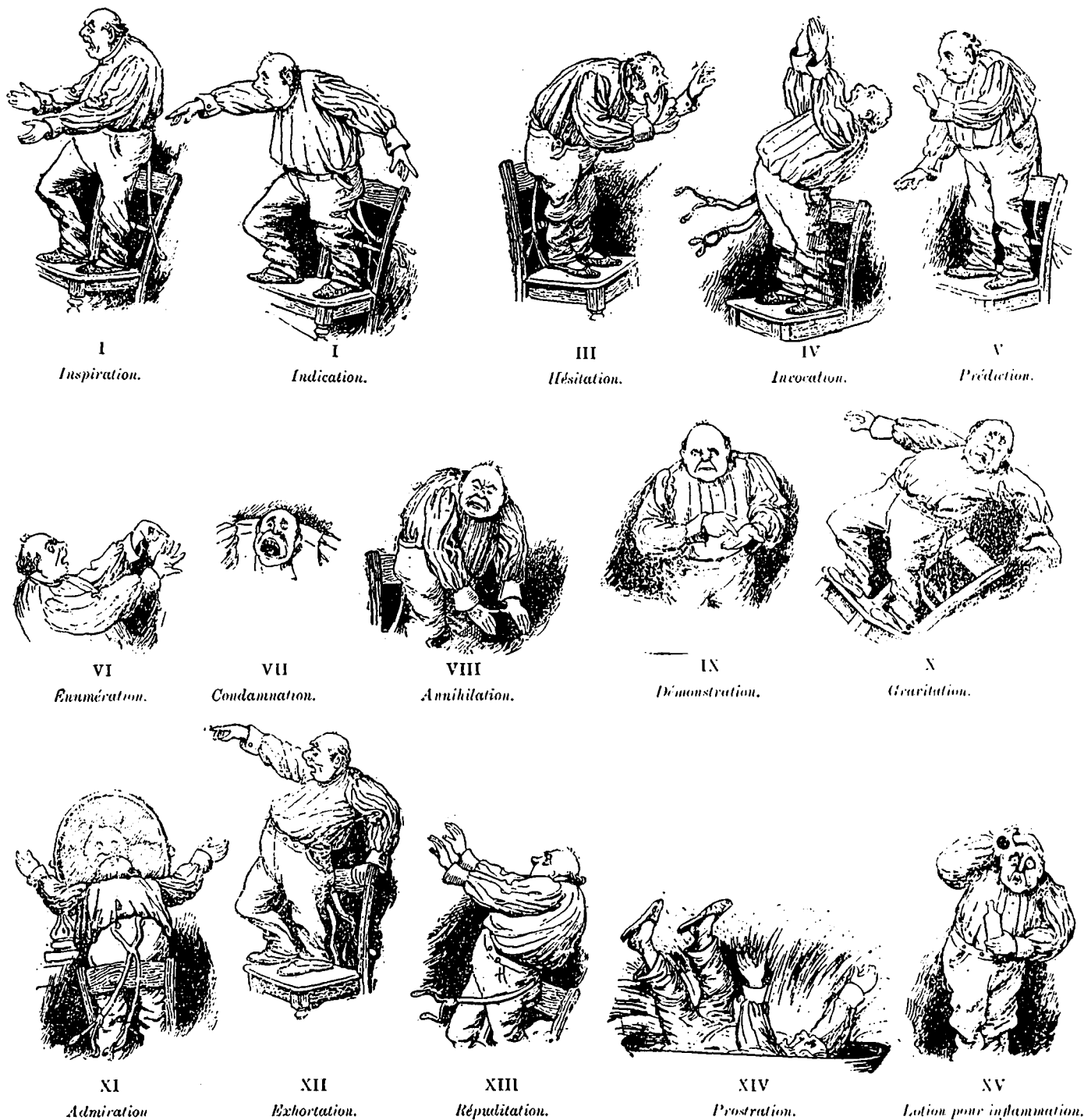
claire, mais le pouls et la respiration ne fonctionnent plus, et le visage se fait livide. Le remède dans ce cas est de l'alcali volatil ou de l'ammoniaque, dans la proportion d'une demi-cuillerée à thé à une cuillerée et demie, dans deux cuillerées à table d'eau ; du chloroforme de 15 à 50 gouttes dans une égale quantité d'eau.

L'acide cyanhydrique est peut-être le plus mortel de tous les poisons que nous venons de mentionner. Son action est si rapide que quinze minutes, après l'avoir absorbé, on commence à en ressentir les effets. Ce sont des étouffements dans la gorge, suivis de convulsions, de perte de connaissance, d'un épuisement musculaire complet.

Le traitement à suivre, c'est d'appliquer de l'eau froide sur le visage et aux extrémités du corps, de faire respirer artificiellement le malade, et aussi de lui faire respirer de l'ammoniaque. Dans ce cas, comme dans tous les autres, les médecins s'accordent à dire qu'un émétique, pris à temps, ne peut jamais faire de mal.

Nous ne prétendons pas, en donnant ces conseils, supplanter le médecin. Loin de là ; le médecin doit toujours être mandé en toute hâte ; mais en attendant son arrivée, il faut recourir sans hésiter aux traitements que nous venons d'indiquer. Le point essentiel est que les contre-poisons, pour être de quelque utilité, soient administrés promptement ; un retard de quelques minutes peut avoir les conséquences les plus graves et entraîner perte de vie.

CANDIDAT PRÉPARANT SON DISCOURS DE NOMINATION



## L'HISTOIRE DU TIMBRE-POSTE

## FUIR LES MAUVAISES COMPAGNIES

On étonne toujours le badaud qui flâne le nez contre les murailles, lorsqu'on lui apprend par voie d'affiches qu'il faut 30,000 kilos de gomme pour gommer les timbres-poste. Tous les ans, même avis est donné aux adjudicateurs, et tous les ans le public en marque une profonde surprise.

C'est que le timbre-poste a pris une extension considérable dans la société actuelle, qui a augmenté l'horizon de chacun par la facilité des échanges. Autrefois la vie s'écoulait dans un rayon extrêmement restreint et n'en était peut-être pas pour cela plus mauvaise ; aujourd'hui la vapeur, l'électricité, la poste ont reculé aux extrêmes limites du monde le champ de nos relations possibles.

Le timbre n'a pas peu contribué à ce résultat ; aussi devenait-il nécessaire qu'il eût son histoire : il l'a trouvée dans M. Louis Leroy, ancien sous-chef du bureau à l'Administration centrale des postes, qui a écrit une *Histoire du timbre-poste français*, très attachante, très documentée, très pittoresque. Rien n'est oublié dans cette monographie : ni l'histoire même de la poste, ni les péripéties de la naissance de cette petite vignette multicolore ; ni la passion qu'elle inspire aux collectionneurs. Il sait tout : le prix des timbres rares, la valeur des collections précieuses, les noms des maniaques de la philatélie, dont il prend avec tant d'esprit la défense. Et tout cela conté sans pédanterie et sans longueur, avec une grave belle humeur, un homme qui possède merveilleusement son sujet et qui, jusqu'à ses parties les plus arides, sait le rendre agréable.

Il raconte aussi une charmante anecdote qui lui est personnelle, pour établir que, longtemps après l'introduction du timbre-poste dans les campagnes, on se montrait encore, à l'endroit de ce mode d'affranchissement, d'une singulière naïveté.

Le gouvernement prévoyait la défiance qui accueille toute innovation d'un certain genre, lorsque dans le décret il plaça ces mots : " Le public pourra déposer sa lettre à la boîte en toute confiance et sans autre formalité." Ce n'était pas moins superflu. Le paysan hésitait à se confier à cette boîte, mais par crainte qu'elle le servit mal et par son ignorance à s'en servir.

Il paraîtrait que de nos jours encore l'on trouve déposés dans les boîtes la lettre et les trois sous. Le facteur prend l'argent et, si la lettre non affranchie est isolée, colle le timbre.

Cette ignorance s'est manifestée un jour dans des circonstances curieuses. Dans une ville du Nord, une brave femme présente à l'employé, qui était l'auteur du livre, une lettre et les quatre sous que coûtait alors le port, en expliquant non sans peine, en mauvais flamand, que cette lettre était destinée à son fils, soldat. Comme à la remise du timbre-poste, elle reste bouche bée, l'employé, pensant qu'elle n'est préoccupée que de savoir ce qui lui reste à faire de sa missive, lui recommande de la jeter à la boîte extérieure du bureau.

Quelques jours se passent ; la cliente revient, pourpre de colère :

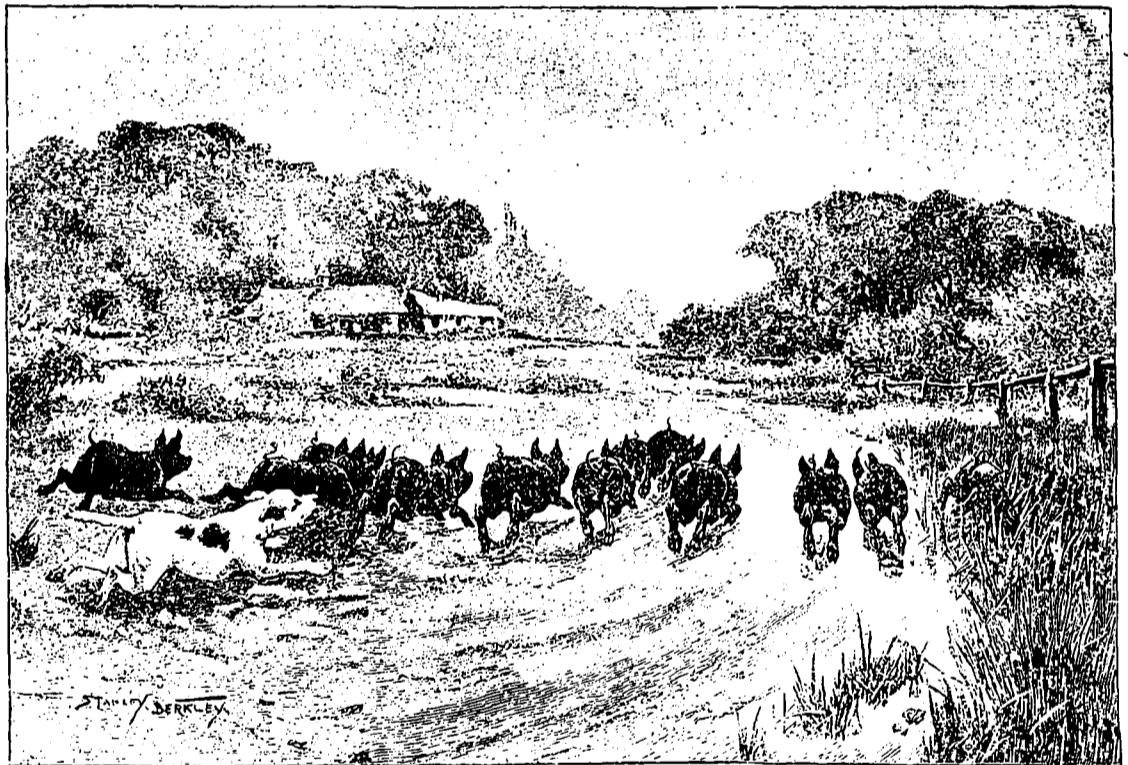
—Voleur ! tu as gardé l'argent ; mon fils a payé six sous, sais-tu ?

Et comme M. Leroy se défend de son mieux, ne devinait pas encore ce qui a pu se passer, elle s'écrie, croyant l'accabler d'une preuve irréfutable :

—Ah ! tu dis ne pas avoir gardé l'argent ! Tiens, regarde, voilà mon reçu.



I  
—Hello ! Qui ça peut bien être.



II  
—Un rien qui vaille, probablement.

Le reçu était le timbre dont elle ne connaissait pas l'emploi et qu'elle avait eu soin de prudemment conserver.

Qu'il dit ainsi de choses curieuses, ce petit livre si bien renseigné ! Mais l'auteur ne saura pas le bien que nous en pensons ; son œuvre achevée, il mourut. Il doit à la bonne camaraderie de M. Camille Blandiot que tant d'efforts ne soient pas restés superflus.

CARIBERT.

## ÉTUDE DE PERSPECTIVES

*Le père.*—Oui, vous pouvez épouser ma fille, mais je vous avertis qu'elle n'aura rien avant ma mort. Êtes-vous encore dans les mêmes dispositions ?

*Le jeune médecin (prétendant).*—Me permettriez-vous de vous faire un examen médical ?

## PINCÉE DE CONSEILS

Des pelures d'orange sèches ou bouillies sont excellentes pour allumer le feu. Elles brûlent avec violence et donnent une chaleur intense.

Une cuillerée de sel dans une lampe à l'huile de charbon, la fait éclairer davantage.

On calcule qu'un signal télégraphique passe à travers le câble transatlantique avec une rapidité de 31 centièmes de secondes.

Pour cimenter les vases de porcelaine ou de verre brisés, rien n'est meilleur qu'un mélange de cristal de roche écrasé, avec un blanc d'œuf.

L'ozone est le meilleur agent connu pour faire pousser la barbe et les cheveux.



FEUILLETON DU SAMEDI

## Les Intrigues d'Une Orpheline

(Suite.)

XIII

DE L'AUDACE... PEUT-ÊTRE TROP D'AUDACE

Quel charmant sourire elle lui adressa en lui tendant la main !

Trois jours après, la maison avait repris son air sombre et triste. Tous les visiteurs étaient partis, — les gens de la maison étaient absorbés dans la routine de leur tâche quotidienne, et Hélène était seule, sans autre compagnie que ses pensées.

Ce devait être nécessairement une chose terrible pour elle que d'être ainsi isolée dans cet immense édifice qui avait maintenant une apparence lugubre, et cependant, c'est elle qui avait tout arrangé pour qu'il en fût ainsi.

Elle savait qu'une entrevue avec Vargat était imminente. Elle était désireuse de savoir, — résolue à déterminer sur quel pied ils étaient désormais l'un et l'autre, et quel degré de pouvoir Rivolat pouvait à l'avenir avoir sur elle, et en quoi consistait ce pouvoir.

Elle était décidée à devenir duchesse. Elle était, en outre, décidée à ce que, quand la couronne aurait ceint son front, rien ne pût rendre fausse sa position.

Il est étrange avec quelle complaisance nous arrangeons l'avenir, pour nous apercevoir, hélas ! le plus souvent, que cet avenir a été arrangé pour nous, et non par nous.

Le docteur Vargat se présenta à elle ouvertement, au lieu de venir en secret. Elle était dans le petit salon quand il fut annoncé et le cœur lui battit fort quand elle vit sur son visage le sourire sardonique qui lui était habituel.

Elle le salua, renvoya le domestique, et alla elle-même barrer la porte pour empêcher toute surprise du dehors.

Puis elle croisa ses bras sur sa poitrine et dit d'un ton bref :

— Parlez !

Il s'inclina, et avec un sourire plus hideux encore qu'auparavant, il dit :

— Un marché est un marché, et je suis un homme de parole, n'est-ce pas vrai ?

— C'est vrai, répliqua-t-elle d'une voix à peine intelligible.

— Vous êtes maîtresse de la Tour-Blanche, poursuivit Vargat.

— Je le suis, répondit-elle sur le même ton.

Elle tira un paquet de sa poche et le lui tendit.

— Il contient ce qui reste dû pour compléter le contrat.

Les yeux de Vargat sortirent de leur orbite, tandis qu'il saisissait le paquet, et puis ils rentrèrent dans leur cavité, tandis qu'il le serrait sous son paletot.

— Le contrat est rempli, dit-il ; un marché est un marché, et je suis un homme de parole.

— Dites-moi, reprit Hélène au bout d'une pause, quelle est ma position vis-à-vis de M. Rivolat ? Je veux savoir toute la vérité ; ainsi donc ne me cachez rien.

Il sourit et haussa les épaules.

— Il serait maître de tout, et il mangerait et dissiperait tout, répondit-il vivement. Ma très-gracieuse demoiselle, il n'a pas une parcelle du pouvoir que vous avez sur lui. Suivez-moi bien. C'est *lui* qui est venu me chercher, et non pas vous ; c'est *lui* qui m'a

expliqué comment trois vies vous séparaient de la possession de ce domaine ; — il désirait vous épouser, mais pas avant que vous fussiez maîtresse de la Tour-Blanche. Il m'a fait de larges promesses dont il n'a tenu aucune. Écoutez-moi encore : ce n'est pas *vous* qui avez préparé sa rencontre avec le baron de Romilly ; — vous n'avez pas intercepté la lettre qu'il vous avait adressée ; vous n'avez pas poussé le baron à se rendre à un rendez-vous qui vous était destiné ; vous n'avez rien à faire avec... avec sa mort, absolument rien ; vous n'avez pas suggéré à M. Raoul l'idée de retourner chez son précepteur ; vous n'avez pas écrit cette lettre, qui l'a décidé à se mettre en mer dans une méchante barque pour aller visiter les ruines d'un vieux château. Il vous était impossible d'avoir aucune influence sur les événements qui ont amené sa mort. Ce n'est pas vous qui avez mené promener la jeune Béatrice, le jour où elle a si malheureusement péri. Ce n'est pas même vous qui avez donné l'idée à cette vieille joueuse de madame Rivolat de faire cette excursion où elle a si malheureusement perdu la tête. Vous pouvez défier les menaces de Rivolat, sous quelques formes qu'elles se produisent. Vous pouvez défier les menaces de qui que ce soit au monde, — *excepte moi*.

— Je le puis ?

— Vous le pouvez, je le jure. Le soupçon ne peut vous atteindre. Et le pût-il, qu'il n'existe aucun indice de nature à vous mêler à cette disparition de trois vies qui vous rend maîtresse de ce superbe domaine, absolument rien. On n'a fait emploi ni de poignards, ni de haches, ni de poison. Les morts violentes forment une maladie chronique dans la famille des Romilly, et quoique ces morts soient effroyables, il n'y a rien dans la façon dont elles se sont produites qui ne puisse arriver à tout le monde. Il n'y a positivement aucune preuve contre vous, — excepté celles que je possède.

— Et celles-là ?

— Ha ! c'est mon secret, mon secret chéri, que je garde comme un trésor, pour en user à l'occasion, s'il était nécessaire.

— Notre contrat est rempli, répliqua-t-elle froidement.

— Hum ! oui, répliqua-t-il ; jusqu'ici, oui.

— Comment, jusqu'ici ? répéta-t-elle en levant sur lui un regard inquiet. J'ai dit que nous avons rempli les conditions de notre contrat. Il ne faut pas qu'il existe de contradiction entre vous et moi. Je suis maîtresse de ce domaine, vous avez reçu plus que la somme stipulée pour des services que vous n'avez peut-être pas eu à rendre.

— Cela, c'est... c'est... c'est de l'ingratitude, dit-il.

— En supposant que vous ayez fait tout ce qui était nécessaire, continua-t-elle avec un geste impatient de la main, il n'en est pas moins vrai que notre contrat est rempli. Vous n'aurez pas à attendre davantage de moi. Je ne compte pas vous revoir. Vous me comprenez, docteur Vargat ; ma nature est changée, la jeune fille a disparu pour ne jamais revenir. Je suis, à présent, une femme résolue, d'une volonté inflexible, et je suis déterminée à faire exécuter cette volonté, quoi qu'il en coûte, quoi qu'il puisse arriver. Ne m'offensez pas, à vos risques et périls, ne blessez pas mon orgueil, mon orgueil de femme, et cela par aucun acte, par une suggestion d'aucune sorte, ni directement ni indirectement. Je suis et dois rester aussi grandement séparée de vous qu'une tête couronnée l'est d'un sauvage. Vous me comprenez. Nous allons nous séparer en bons termes, pour ne jamais, je l'espère, nous rencontrer sur la terre ; mais si, désormais, vous cher-

chiez à me revoir, réfléchissez bien au caractère de la personne à qui vous aurez affaire, avant de vous risquer. Je ne crains pas de tomber, mais si je devais tomber, je ne tomberai pas seule. Ainsi donc, adieu.

Elle ouvrit la porte en achevant ces paroles et tira le cordon d'une sonnette. Un domestique apparut presque immédiatement. Le visage d'Hélène prit une expression d'effable condescendance.

— Faites servir des rafraîchissements au docteur Vargat, avant qu'il parte, dit-elle d'un air de bonté.

Elle salua le docteur, dont les yeux étaient complètement cachés sous les sourcils, et ce dernier, lui rendant son salut, suivit le domestique sans mot dire.

Mais, s'il ne dit rien, il pensa, et ses réflexions se traduisirent par une horrible grimace ; puis il murmura d'une voix intelligible :

— Une femme décidée, hein ? aussi belle qu'elle est déterminée, — aussi charmante qu'elle est résolue. C'est une véritable tigresse, une vraie sauvage. Mais qu'importe, si je sais arracher les dents de la tigresse, et la forcer à faire patte de velours. Elle me défie et me menace ! Nous verrons. Je suis attendre et choisir le moment de m'élaner sur ma proie.

Vargat refusa de rien prendre, et quitta immédiatement la Tour-Blanche. De la fenêtre qui donnait sur le parc, Hélène le regarda suivre le sentier qui conduisait dans le bois. Elle le vit s'arrêter avant d'y entrer, se retourner, et agiter les bras, comme s'il proférait une malédiction.

Un sourire de dédain agita sa lèvre, et elle se détourna pour se mettre à une tâche à laquelle elle comptait se consacrer durant son mois de repos. Cette tâche était l'examen des tiroirs, des meubles et des endroits secrets dans lesquels le baron de Romilly avait serré tous ses papiers, dont la plupart étaient relatifs à l'histoire de ceux qui lui étaient attachés par les liens de la famille, — papiers qu'elle avait toujours désiré voir, et que le baron avait constamment refusé de lui montrer.

Mais elle ne réussit pas à trouver ce qu'elle cherchait, et elle fut vexée autant qu'intriguée, de voir qu'elle avait une quantité de charmantes petites clefs, sauvegardes de secrets sans doute importants, et qu'elle ne pouvait découvrir les serrures auxquelles elles appartenaient.

Toutefois, il ne se passa pas un long temps sans que sa solitude ne fût rompue. Au bout d'une semaine, le duc de Flamanville arriva avec sa mère, la duchesse douairière de Flamanville, qu'il présenta à Hélène en ajoutant qu'elle était toute disposée à passer un mois de son temps à la Tour-Blanche, pour lui tenir compagnie.

Hélène accepta cet offre avec empressement, et la duchesse s'installa avec elle. Hélène agit à son égard d'une manière bien différente de celle avec laquelle elle s'était conduite vis-à-vis de madame Rivolat. Elle se consacra à la duchesse douairière qui était une femme d'un esprit vraiment distingué. Elle conservait sa dignité sous un air glacial, mais elle ne résista pas aux attentions dont mademoiselle de la Roseraie l'entourait. Elle ne tarda pas à regarder cette dernière comme une jeune personne très-aimable, et elle ne craignit pas de le dire à son fils.

Madame Rivolat, elle, qui n'avait point connu ces attentions, en conçut une inimitié mortelle pour Hélène, et elle jura de l'en faire repentir. Elle considérait mademoiselle de la Roseraie comme une créature sans cœur, astucieuse et égoïste, et elle ne dissimula pas son opinion à son fils.

Quand la duchesse douairière fut installée, le duc ne manqua pas de prétexte pour venir chaque jour à la Tour-Blanche. Ses excuses étaient assez frivoles, mais elles servaient ses projets. Il se trouva ainsi d'avantage en contact avec Hélène, qui était parvenue à gagner sur lui un ascendant dont il ne se doutait pas. A mesure que ses manières devenaient plus vives, elle se montrait, elle, plus froide. Elle affectait d'être préoccupée quand elle était dans sa société, elle parlait de hauts personnages qu'elle avait connus dans son enfance, exprimait l'intention de renouer des intimités interrompues depuis des années, et hasardait certaines paroles de nature à faire croire qu'elle ne tarderait pas à être recherchée par de très-grands partis.

Un jour, le duc la trouva seule dans le salon, penchée sur un travail de broderie, s'assit à côté d'elle avant qu'elle l'aperçut. Elle était plongée dans de profondes réflexions,—dans des réflexions qui l'auraient frappée d'horreur, s'il lui avait été donné de lire dans son esprit. Il s'imagina qu'elle pensait à ces partis dont elle avait parlé un jour ou deux auparavant, et il lui reprocha brusquement de lui témoigner une indifférence qu'il ne pouvait comprendre.

Elle tressaillit, en entendant sa voix, et en le voyant à côté d'elle. Elle pâlit, et puis rougit, mais elle se remit très-vite, et l'écouta silencieusement jusqu'à ce qu'il eût fini.

Alors elle haussa les épaules, et le regarda dans les yeux avec une expression qui lui fit battre le cœur. Elle eut l'air de s'étonner, et ajouta qu'elle espérait bien n'avoir pas eu le malheur d'avoir manqué envers lui de courtoisie, de déférence et de reconnaissance. Le duc, en l'assurant qu'elle n'avait, sous ce rapport, aucun reproche à se faire, fit remarquer que ce n'était pas exactement de cela qu'il s'agissait, et s'arrêta. Il ne savait réellement pas comment exprimer ce qu'il désirait lui faire comprendre, et il tourna la tête autour de lui avec embarras.

Il regarda son visage,—qui était très beau, il n'y avait pas à en douter; sa taille était élégante et gracieuse. Elle était bien née, et avait une fortune superbe. Si l'un des partis auxquels elle avait fait allusion, allait venir lui ravir ce trésor de beauté et de richesse!

C'était un point à régler immédiatement. A quoi bon perdre du temps?

Hélène l'observait de dessous ses longs cils. Elle vit trembler sur ses lèvres l'offre qu'il était prêt à lui faire de sa main: elle vit briller devant elle la couronne tant convoitée.

Un véritable tumulte agitait son sein: elle était froide comme la mort, et elle était non moins blanche.

Il approcha sa chaise près de la sienne, il se pencha vers elle.

—M. Ernest Rivolat! annonça brusquement un domestique, en introduisant ce dernier dans le salon.

Les regards d'Hélène et de Rivolat se rencontrèrent.

Il vit un changement passer sur ses traits. Il n'avait pas lieu de se féliciter de la façon dont elle l'accueillait.

Mais il avait un but en venant, et il s'était juré que, ce but, il l'atteindrait avant de quitter de nouveau la Tour-Blanche.

#### XIV

##### L'APPARITION SUR LA TERRASSE

Ernest Rivolat vit que son arrivée soudaine était une source de contrariété pour Hélène, et pour le duc de Flamanville une cause de vexation et de confusion. Mais il était dans une situation d'esprit qui lui fai-

sait regarder la contrariété de l'une et le déplaisir de l'autre comme choses parfaitement indifférentes pour lui. Il se félicita, au contraire, d'avoir interrompu une entrevue qui aurait pu se terminer d'une façon tout à fait préjudiciable à ses intérêts.

Il faut avouer que, dans la circonstance actuelle, ces trois personnages, tandis qu'ils se donnaient la main, avaient une figure qui n'exprimait pas absolument la satisfaction; néanmoins, ils étaient tous suffisamment élevés pour ne montrer que le moins possible les sentiments qu'ils éprouvaient, et ils ne tenaient, d'ailleurs, aucunement à se découvrir.

Hélène, en qualité de femme, fut la première à reprendre son sang-froid, et à se rendre maîtresse de la situation, dont elle mesura, d'un coup d'œil, les avantages et les désavantages.

Si inopportune que l'arrivée de Rivolat lui parût d'abord, elle vit, à la réflexion, qu'elle pourrait en tirer parti. Elle n'était pas certaine, après tout, que le duc en serait venu au point de lui donner sa couronne.

Il était évident qu'il allait lui avouer qu'il avait une préférence pour elle, mais il était douteux qu'il eût terminé cet aveu, en lui demandant de devenir duchesse de Flamanville.

Elle savait qu'il convoitait les propriétés de la Tour-Blanche, mais il était froid et irrésolu, et il n'était pas pressé de renoncer à sa liberté, à moins d'être parfaitement convaincu qu'il ne trouverait pas mieux plus tard. Mais elle, elle n'avait point l'intention de s'amuser en route, et elle avait le pressentiment qu'elle n'avait pas de temps à perdre.

Même après ce qui s'était passé, elle ne se sentait pas assurée dans sa position. C'était la conséquence de son crime. Les criminels n'éprouvent jamais un sentiment complet de sécurité. Il y a toujours un petit moniteur qui bat le tambour à leurs oreilles et qui leur dit que quelque chose viendra les trahir.

Ce qu'elle voulait, c'était avoir ce sentiment de sécurité, et elle pensait qu'elle ne l'aurait qu'en devenant la femme du duc.

Elle se souciait fort peu de sa préférence. Ce qu'elle voulait, c'était sa couronne, son nom et sa protection légale; et elle crut voir dans l'arrivée d'Ernest Rivolat les moyens de l'emmener à faire une proposition formelle. Elle sourit, mais de ce sourire qu'on aime pas à voir sur un jeune et joli visage, elle sourit à l'idée que si, quand il lui demanderait sa main, il tremblait en attendant sa réponse, il n'aurait pas à rester longtemps dans le doute et l'anxiété.

Il est rare que nous attachions jamais autant de valeur à un ami que lorsque nous sommes au moment de le perdre, peut-être pour toujours. Tant que nous sommes en pleine sécurité, nous pouvons bien apprécier le trésor que nous possédons, mais il est rare qu'on l'apprécie au-dessus de tout. Que ce trésor vienne à nous être enlevé soudainement, alors, quel prix compensera pour nous sa perte?

Hélène était convaincue que le duc lui était attaché autant qu'il était dans sa nature de l'être, et elle pensait que s'il se voyait exposé à la perdre, son irrésolution s'évanouirait, et qu'il se hâterait de mettre sa couronne ducal à ses pieds.

C'est pour cela qu'elle chassa, avec une rapidité merveilleuse, l'expression d'ennui qu'elle n'avait pu d'abord dissimuler, et sourit à Ernest Rivolat comme si elle eût été réellement enchantée de le voir.

Il accepta cette transformation pour ce qu'elle valait, c'est-à-dire qu'il la prit comme un moyen de justifier son arrivée avant

l'époque qu'elle lui avait fixée, et pour annoncer qu'il comptait rester à la Tour-Blanche huit ou dix jours au moins.

Et il se dit intérieurement que ce serait huit ou dix jours, si cela lui suffisait pour obtenir d'Hélène qu'elle consentit à devenir sa femme; mais, que ce temps se changerait en mois et en années, s'il ne pouvait pas arriver plus tôt à son but.

Mais il trouva des termes très-gracieux pour la remercier de la bonne et chaude réception qu'elle lui faisait, et ajouta qu'il en était tellement touché que les expressions lui manquaient pour traduire ses sentiments.

Le duc écouta tout cela comme si c'eût été une plaisanterie et en rit. Mais il riait comme rient ceux qui se sentent furieux, et il ne craignit pas de faire cette suggestion qu'il fallait avoir de sérieux motifs, pour venir ainsi trouver dans leur solitude ceux qui venaient d'éprouver de si grands et si terribles malheurs.

Il était certainement vexé d'avoir été brusquement interrompu par Rivolat, et il était irrité, sans qu'il s'en rendît compte, parceque Hélène le regardait et lui parlait avec bonté. Il ne se dissimulait pas non plus qu'Ernest Rivolat était un beau garçon, qu'il était positivement un très-beau jeune homme.

Il aurait été amusant, si les circonstances n'avaient pas été si tristes d'observer la bataille de paroles et d'épigrammes que se livrèrent le duc et Ernest Rivolat. Ils étaient excessivement polis l'un pour l'autre, polis comme la lame d'un poignard.

Hélène n'était pas fâchée de cette lutte, car elle servait ses projets, mais elle aurait désiré que le duc possédât les agréments personnels de Rivolat, et elle ne put s'empêcher d'établir une comparaison entre ces deux hommes.

En réfléchissant, elle se dit qu'il était de son intérêt d'amener Ernest Rivolat à ses vues, et que pour cela, il lui fallait prendre à son égard un ton de conciliation, ce qui excita la colère du duc dont l'amour-propre se trouva offensé.

Le duc ne connaissait rien de l'histoire passée de Rivolat, et il ignorait la nature de ses prétentions à la main d'Hélène. Il résolut d'éclaircir cette question, et il se dit que le plus tôt serait le mieux pour tout le monde.

Tandis qu'il faisait ces réflexions et que Rivolat parlait avec animation de choses sans grande importance, la duchesse douairière de Flamanville apparut sur la scène, à l'étonnement de Rivolat, qui ne fut pas peu stupéfait d'apprendre qu'elle était à la Tour-Blanche depuis près de dix jours. Il ne comprenait pas comment Hélène, qui avait renvoyé sa mère pour être seule, avait pu faire respecter sa solitude, en acceptant la compagnie de la duchesse de Flamanville. Dans tous les cas, il n'eut pas de peine à se convaincre que, dans l'intérêt de ses projets, il n'était pas arrivé une minute trop tôt.

La douairière, avec sa hauteur et sa froideur, tomba sur eux, tout comme un nuage lourd et chargé. Elle était originaire de la Gascogne, elle se sentait en train de causer, et elle accapara la conversation. Elle parlait lentement, d'un ton monotone, et elle prit pour sujet l'Histoire Généalogique d'une branche de sa famille maternelle, dont les ancêtres furent,—bien qu'elle ne le dit pas,—des voleurs de bestiaux, qui inaugurèrent leur grandeur, après que trois d'entre eux, surpris en flagrant délit de vol, eurent été pendus.

Pendant qu'elle parlait, Ernest Rivolat se laissait aller aux sombres pensées qui surgissaient dans son cerveau. Il examina plu-

sieurs fois les traits d'Hélène, pour y trouver quelque trace de soucis et de préoccupations; car, se disait-il, elle doit avoir une conscience des crimes auxquels elle a participé. Mais il ne découvrit rien. Son œil n'était pas inquiet, et elle soutint son regard avec fermeté. Ses manières étaient calmes, et il y avait toujours un sourire prêt à éclorer sur ses lèvres. Mais, malgré lui, son sourire lui faisait courir un frisson par le corps, et il eut la conviction que, s'il devenait son mari, il ne connaîtrait plus jamais un instant de sécurité. Il s'étonna de la quantité de nerfs qu'elle possédait, et il n'eut pas de peine à imaginer que, si elle pouvait conserver un air si calme après les horreurs dont cette maison avait été témoin, elle ne reculerait pas devant un crime plus grand encore, si elle devenait convaincue que ce crime était commandé par ses intérêts.

Cette pensée le fit grincer des dents, et il ne se dissimula pas que, s'il l'épousait, il pouvait s'attendre à ce qu'elle tentât tout contre son existence, avec ou sans l'aide de Vargat.

Tandis que cette image flottait dans son imagination, retentit le premier coup de cloche annonçant le dîner. Tous, excepté la duchesse, tressaillèrent, et regardèrent autour d'eux. Tous avaient été tirés d'une rêverie, qui n'était assurément délicieuse pour aucun; et nul n'avait entendu, ou compris un seul mot de ce que la douairière avait raconté tout le temps.

Ils l'entendirent seulement dire :

— Les armes de Regonzac sont au bras droit, dont la main tient un poignard, dans lequel est embrochée une tête humaine, et ils sont une branche de ma maison. La main sanglante, qui est le signe distinctif des barons de Regonzac, a été emprunté à la main rouge des Vergoncey et n'a aucun rapport avec la main rouge de...

Hélène rencontra le regard d'Ernest Rivolat, et elle se leva brusquement.

Le duc se leva aussi, et, adressant quelques paroles à sa mère, il salua cérémonieusement Hélène, et conduisit hors du salon la duchesse douairière, qui était quelque peu irritée de ce qu'on l'avait ainsi interrompue. Rivolat, aussi, salua, comme pour se retirer, mais il s'approcha vivement d'Hélène et lui dit.

— Il faut que je vous parle à vous seule. Faites en sorte d'arranger une entrevue. Je veux vous parler à vous seule.

En achevant ces dernières paroles, il sortit de l'appartement, s'apercevant que le duc avait réglé son pas de façon à s'assurer qu'il ne restait pas derrière pour parler en particulier à Hélène.

La nature froide du duc avait reçu un choc qui était nouveau pour lui, et qu'il ne comprenait pas, quoique l'explication en fût bien facile. Il lui semblait qu'Ernest Rivolat portait atteinte à sa dignité, qu'il violait les lois du décorum, et que sa présence à la Tour-Blanche n'était pas absolument logique. Et cependant, il était obligé d'admettre que sa conduite, à l'extérieur du moins, était de tous points convenable. Malgré tout, il lui semblait que quelque chose n'était pas clair, et il était décidé à savoir à quoi s'en tenir.

Ernest Rivolat, qui avait fait un assez long voyage, mit beaucoup de soin à s'habiller pour le dîner, et, connaissant ses avantages physiques, il se donna autant de peine à s'arranger que s'il eût été une femme désireuse de dissimuler au moyen de l'art les imperfections de la nature.—(A suivre.)

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur l'annonce que nous publions ailleurs, au sujet de deux beaux feuillets qui se vendent à notre bureau pour 10 cts.

## Un Breuvage Délicieux et Fortifiant

### LE CHOCOLAT MENIER

Apprenez à bien faire une véritable tasse de chocolat en envoyant votre adresse à C. ALFRED CHOULLOU, MONTRÉAL, et vous recevrez un échantillon gratis, avec mode d'emploi.

## LYCEUM THEATRE

Coin des rues Ste-Catherine et St-Dominique

Semaine commençant LUNDI, le 14 MARS, Après-midi et Soirée.

La grande Compagnie de Variétés de

## GEORGE DIXON

ADMISSION :

10, 20 et 30c. — Sièges réservés, 10c extra.

Bureau des loges, aux salles des pianos de New-York.  
W. W. MOORE, Gérant.

MAISON FONDÉE EN 1859

## HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, Montréal.

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

### SPÉCIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.

GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.

GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.

GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.

GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

## HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL.

## HUILE DORÉE

Cette préparation nouvelle, qui se recommande déjà par le grand nombre de personnes qui en font usage,

Empêche la chute des cheveux et guérit les pellicules sur le cuir chevelu.

Toute personne, qui commence à perdre les cheveux, en arrête la chute, en se servant de cette huile.

EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS.

J'ai faite usage de l'Huile Dorée depuis plusieurs mois, et aujourd'hui j'ai presque tous mes cheveux. Je conseille à toute personne, qui aimerait à avoir une belle chevelure de faire usage, de cette huile.

PHILIPPE FORTIER.

## THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS..... PROP. ET CERANT.

Semaine commençant LUNDI, le 14 MARS, Après-midi et Soirée.

La Grande Compagnie de Variétés de

## SAM DEVERE,

30 Artistes 30

Une des meilleures troupes voyageant en ce moment en Amérique.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE:

THE FAST MAIL.

## PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOURTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ÉTOURDISSEMENTS.

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

## B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

## LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

## UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE

Abonnement en dehors de Montréal SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE  
EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGE  
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

ANNONCEZ DANS "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

MOYENNE POUR LE MOIS DE DÉCEMBRE

21,400 par jour

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal

# DYSPEPSINE

— LE —  
**GRAND REMEDE AMERICAIN**

— POUR LA —

# DYSPEPSIE

**GUERIT RADICALEMENT**

*L'Indigestion, Flatulence, Estomac en Désordre, Brûlement d'Estomac, Maux de Tête, Constipation, Maladies Biliéuses,*

— AINSI QUE —

**LA DYSPEPSIE ET LES MALADIES DE FOIE SOUS TOUTES LEURS FORMES**

Regularisant l'action de l'Estomac et des Organes Digestifs.

En Vente dans toutes les Pharmacies, 50 cts. la Bouteille

**E. G. SIMARD, B. C. L.**  
(DE SIMARD & SIMARD)

**NOTAIRE PUBLIC**

15 RUE ST. JACQUES, MONTREAL.

**J. EMILE VANIER**

(Ancien élève de l'École Polytechnique)

**INGENIEUR CIVIL, ARPENITEUR**  
107 Rue St-Jacques, (Royal Building)

MONTREAL.

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.



## Loterie de la Province de Québec

AUTORISÉE PAR LA LÉGISLATURE

**VALEUR DES LOTS, \$52,740**

Tous les lots sont tirés à chaque tirage.

**TIRAGES LE 1er ET LE 3ème MERCREDI DE CHAQUE MOIS**

Rappelez-vous que le gros lot est de

**\$15,000**

**PRIX DU BILLET, \$1.—11 BILLETS POUR \$10.**

- Pour \$1.00 vous pouvez gagner \$15,000.
- Pour \$1.00 vous pouvez gagner 5,000.
- Pour \$1.00 vous pouvez gagner 2,500.
- Pour \$1.00 vous pouvez gagner 1,250.

Il y a aussi un grand nombre de lots de \$5, \$10, \$15, \$25, \$50, \$250, et \$500, au total de \$28,900.

N'oubliez pas que votre billet, gagnant un lot, quelconque parmi les lots tirés un par un, peut aussi gagner un des lots approximatifs de \$25, \$15 et \$10, et avoir droit en outre à un lot de \$5, s'il se termine par les deux derniers chiffres de l'un des deux premiers gros lots.

LE GÉRANT **S. E. LEFEBVRE,**  
81 Rue St-Jacques, Montréal, Canada.

LE "SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —  
**TREADWELL & TESCHNER**

32 and 34 Frankfort Street, New-York

**ARISTIDE BELAIR,**  
*Contracteur - Menuisier,*

218 AVENUE LETOURNEUX,  
VILLE DE MAISONNEUVE.

Toute sorte d'Ouvrages en Menuiserie exécutés avec soin promptitude et à des prix modérés.

**HÂTEZ-VOUS D'ENVOYER**  
**10 Cts.**

**Magnifiques Feuilletons**  
**A BON MARCHÉ**  
**10 cts-chaque-10 cts**

Seconde édition des deux grands FEUILLETONS à sensation

**"L'ANGE DU FOYER"**

— ET —

**"Le Remords d'un Ange"**

que *La Presse* a publiés, contenant l'un 112 et l'autre 88 pages grand format

**SE VENDENT 10 CENTS CHAQUE**

— Franc de port —

AU BUREAU DE

**La Bibliothèque à Cinq Cents,**  
**516 RUE CRAIG, MONTREAL.**

## A LIRE

LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE.—Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.

LE SILLON, revue littéraire et artistique mensuelle.—Écrire à M. E. Bouthay, 31 rue de Chabrol, Paris.

LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamartinienne.—Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois.—Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX.—PARIS: Lucien Faucon, directeur, 13 rue Cujas. NEW YORK: F. W. Christian, 251, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE.—Abonnement: Un an, 20 frs. Six mois, 10 frs. Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

CORDONNERIE.—Le plus intéressant, le plus lu, le mieux renseigné, le moins cher des journaux de cordonnerie, c'est le FRANC PARLEUR, 57, boulevard St-Michel, Paris.—Spécimen franco sur demande.

## Restaurateur de Robson.



Marque de Commerce.

Pourquoi permettre à vos cheveux gris de vous vieillir prématurément quand, par un usage judicieux du RESTAURATEUR DE ROBSON, vous pouvez facilement rendre à votre chevelure sa couleur naturelle et faire disparaître ces signes d'une décadence précoce ? Non seulement le restaurateur de Robson restitue aux cheveux leur couleur naturelle, mais il possède de plus la précieuse propriété de les assouplir, de leur donner un lustre incomparable, et de favoriser leur croissance, qualité que ne possède point pas les teintures à cheveux ordinaires.

Cette préparation est hautement recommandée par des personnes compétentes, plusieurs médecins et autres.

En vente partout—50 centins la bouteille.

**L. ROBITAILLE, Propriétaire,**  
*Joliette, P. Q., Canada.*

**ATTRACTION SANS PRÉCÉDENT**  
Plus de Un Million distribué



**LOTÉRIE DE L'ÉTAT DE LA LOUISIANE**

Incorporée par la législature pour des fins d'éducation et de charité, et reconnue dans la constitution actuelle de l'État, en 1879, par une majorité écrasante du vote populaire, et devant continuer jusqu'au 1er janvier, 1895.

Les grands tirages extraordinaires ont lieu semi-annuellement (en Juin et en Décembre), et les tirages à NOMBRE SIMPLÉ ont lieu dans chacun des autres dix mois de l'année. Tous les tirages se font en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Reputées depuis vingt ans pour l'intégrité de ses tirages et la promptitude de ses paiements.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements pour tous les tirages mensuels et semi-annuels de la Loterie de l'État de la Louisiane que nous gérons personnellement les tirages mêmes, et que ces tirages sont faits avec honnêteté, impartialité et bonne foi envers tout le monde; et nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat avec "fac simile" de notre signature dans ses annonces.

*Ed. J. Emery*

*J. A. Emery*

Commissaires.

Nous, soussignés, banques et banquiers, payerons tous les prix gagnés à la Loterie de l'État de la Louisiane qui seront présentés à nos comptoirs.

R. M. WALMSLEY, Président Louisiana National Bank  
PIERRE LANAUX, Président State National Bank.  
A. BALDWIN, Président New-Orleans National Bank.  
CARL KOHN, Président Union National Bank.

**GRAND TIRAGE MENSUEL**

L'ACADEMIE DE MUSIQUE Nouvelle-Orléans,  
**MARDI, 15 AVRIL 1892**

**Prix Capital . . . \$300,000**  
100,000 Billets dans la roue.

### LISTE DES PRIX:

1 PRIX DE \$300,000, soit.....	\$300,000
1 PRIX DE \$100,000, soit.....	\$100,000
1 PRIX DE \$50,000, soit.....	\$50,000
1 PRIX DE \$25,000, soit.....	\$25,000
2 PRIX DE \$10,000, soit.....	\$20,000
5 PRIX DE \$5,000, soit.....	\$25,000
25 PRIX DE \$1,000, soit.....	\$25,000
100 PRIX DE \$500, soit.....	\$50,000
200 PRIX DE \$300, soit.....	\$60,000
500 PRIX DE \$200, soit.....	\$100,000

### PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$500, soit.....	\$50,000
100 PRIX DE \$300, soit.....	\$30,000
100 PRIX DE \$200, soit.....	\$20,000

### PRIX TERMINAUX

300 Prix de \$100, soit.....	\$99,900
300 Prix de \$100, soit.....	\$99,900
<b>3,104 Prix se montant à</b>	<b>\$1,054,800</b>

### PRIX DES BILLETS:

Billets Complètes, \$20; Demis, \$10; Quarts, \$5; Dixièmes, \$2; Vingtièmes, \$1.

Prix des Clubs: 55 Billets d'une piastre pour \$50.00

Taux spéciaux pour les agents. Agent demandés partout.

**IMPORTANT.**—Envoyez tout argent par l'express à nos frais, pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons tous les frais, et nous payons tous les frais d'Express sur BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants. Adressez:

PAUL CONRAD, Nouvelle-Orléans, La.

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible. Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la maille à toutes les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes des prix.

Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux, après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, *franches de port.*

**N'OUBLIEZ PAS** que la charte actuelle de la Loterie de l'État de la Louisiane, qui forme partie de la constitution de l'État de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des États-Unis, un contrat avec l'État de la Louisiane et une partie de la constitution de cet État, n'expire que le premier Janvier 1895.

Nous mettons le public en garde contre les contrefaçons et les nombreux billets de certaines loteries qui inondent aujourd'hui le marché, *sans garantie valable.* Insistez que les agents vous vendent des *billets* de la Loterie de l'État de la Louisiane, si vous voulez profiter des avantages immenses qu'elle offre au public.